

## Préface

Quand ma mère est décédée, au printemps 1997, il me semble que je croyais simplement en Dieu. Elle était très fidèle, dans le sens religieux du mot. Je la regardais se préparer sans révolte au changement, avec un souci d'être propre autant dedans que dehors. Ma mère pensait que Dieu aimait À.

Mon père vécut son deuil avec la douleur de l'abandon, inconsolable. Il ne trouvait pas de raison à ce qu'elle le laissât seul parmi ses enfants. Face à sa tristesse désespérée, je lui décrétai simplement qu'elle devait revivre quelque part et que rien n'était perdu. Bouddha venait à mon secours. Cela fait partie de ces outils humains pour tromper l'effacement. Et puis, je m'attelai à lui écrire cette histoire. Il est venu un jour, il s'est allongé sur le canapé du salon et s'est mis à lire. J'étais contente de moi.

Quelques temps plus tard, il retrouva Daphné, un amour de mille ans sans doute. Il rajeunit, heureux à nouveau. Et moi je poursuivis ma quête d'échelles, de temps verticaux, d'entassements de papiers, pour comprendre si oui ou non la mort ne valait pas la peine qu'on pleure... Maintenant je crois simplement en la vie.

## Alexis

*Le temps est une échelle debout,  
je gravis mes corps à la quête de mon âme*

Néandertal (Prophéties de la caverne)

Février 2157

Moi, le fonctionnaire ne quittant jamais le cuir de son fauteuil, j'ai fait une bouleversante rencontre. Mon histoire est si particulière que je veux vous la raconter. Un événement qui changea ma vision de la mort, du temps et de l'existence.

Cela se produisit le jour de mon déménagement. Pour la première fois depuis des années, je devais sortir et traverser Strasbourg dans toute sa longueur. J'étais à l'arrêt du train banlieue Sud direction centre Nord. Et là, voyageuse inattendue, faisant les cent pas de l'attente, Daphné. Dans cette ville violacée aux épais murs Renaissance, sa silhouette voûtée et sombre, tout en laine des pieds à la tête, attira mon regard. Et comme je n'ai jamais eu d'éducation, probablement l'ai-je alors regardée trop fort. Intensément. Comme on est fasciné par les bestioles, le malheur ou l'inadéquation d'un long baiser donné en pleine rue. Nous étions incongrus, sur cette place pavée qui servait de poste d'entrée à la rame périphérique. Personne, c'était la norme, et moi ou elle, le truc qui sortait déjà de l'ordinaire.

La ville, je la parcourais depuis une éternité. Pourtant, pas plus d'une dizaine de fois me semble-t-il, pas plus non, je n'y ai vraiment rencontré quelqu'un.

Daphné avait de profondes orbites noires et roses. Toute semblable à la cité. Ses yeux comme un vin d'arrière-automne, un de ces nectars dont les fonds de boutique font leurs soldes ou leurs réserves des bons amis.

Daphné. On aurait dit un parchemin sur pied ! Transparente, sèche, fripée de quelques plis mais si mince aussi qu'on lui aurait cherché vainement de vraies rides tant elle n'avait pas assez de chair pour ça.

Je la regardais comme on voit un puits quand on va vers les dunes. Comme un pauvre peut jalouser les riches.

Bizarrement à cet instant, je me sentais tétanisé. J'avais en quelque sorte repris un peu de mon enfance, ce temps où des milliers de gens envahissaient les rues, où il existait des voitures, où l'on marchait même parfois ! Cela dura une poignée de secondes.

Elle aussi y songea. Sans aucun doute. Et puis, quelque chose nous fit probablement peur et nous détournâmes nos regards. Je ne crois pas que nous étions en danger en nous promenant dans la ville. En réalité, j'imagine que si les barrières étaient devenues des murs, si les rues étaient désertes, si seuls ces maudits trains verts et bruns osaient circuler, c'est parce que cela s'était imposé et que tout le monde avait dû suivre.

De mon enfance, je n'ai que de beaux souvenirs ! Quelle animation ! Combien de temps leur avait-il fallu ensuite pour bâtir ces profonds canaux pour nos omnibus et nos trams ? Combien d'années pour que le monde entier se laisse englober dans cette muraille ? Ma ville s'était repliée sur elle-même

comme une enfant battue, solitaire, nue et prostrée dans un silence que des milliers d'ordinateurs domestiques hachent maintenant sans répit.

Immédiatement, Daphné me plut. Elle était vieille et moi aussi. J'avais oublié mon âge à ce moment précis de mon regard dans le sien. Elle me rappelait Dieu sait quoi, quelque chose de bon, un clafoutis de cerises fait d'un pain gris et croquant. Daphné lie de vin dans ce monde rose et noir des mousses anciennes, le fard de mes vieux souvenirs.

Elle sourit. Il faut avouer que c'était plutôt une tentative grimaçante de se montrer amicale. Du type de ces réflexes inscrits ou épidermiques qu'on a pour éviter les ennuis, l'affrontement peut-être.

Je souris aussi pour de semblables motifs mais au fond de moi, je percevais une forme d'envie, une curiosité malsaine et aussi un besoin violent de rompre les habitudes et de briser la ligne qui dirigeait mon propre train. Changer. Interrompre ma voie, voilà ce que je désirais. Je cherchais incidemment l'impromptu.

Daphné. Il y avait, je l'aurais juré, une pointe de piment dans le sang de ses yeux. Je me suis souvent demandé à quoi elle avait pensé à ce moment-là. Pourquoi cette vieille femme s'était-elle montrée disposée ? Pourquoi n'avait-elle pas clôturé sa vision ? Pourquoi n'avait-elle pas détourné la tête et ne s'était-elle pas enfuie ?

Je souris à nouveau. J'étais ferré. Je le sus très vite. Elle trépigna légèrement. Je fixai le bout de sa chaussure et ce mouvement fragile et délicat d'un orteil qui se lève et bat sous le cuir, m'apparut comme une invitation. Daphné monta dans le même wagon vide. Une cloche retentit, une petite voix de métal, qui donnait à entendre que, pour nous, tout démarrait.

Circuler m'était devenu rarissime. Seule une obligation prioritaire conduisait les vieilles gens à affronter l'inconnu. Moi, je devais changer d'appartement. Une panne avait débauché les circuits de ma maison et ce n'était plus vivable. Daphné, quant à elle, avait eu ce qu'elle appelait "un rat dans le frigo". Pour elle aussi, tout s'était brusquement modifié.

Un puissant hasard nous avait donc jetés, elle et moi, sur cet embarcadère. Un hasard comme il n'en existait plus. Celui que d'autres anciens avaient dit objectif. Pourtant, je ne crus pas un instant que cette coïncidence en était une.

En effet, j'avais le sentiment de la reconnaître. Du moins, était-ce ce que je me disais en considérant le bout ondulant de son soulier. Il faut expliquer que depuis toujours, ma passion allait aux lignes de la main et aux fils des Parques. Je travaille à la reconstitution des mémoires généalogiques et je projette mille et un croisements de destins afin de recouper les attaches temporelles des différentes vies d'un être. Mon idée fixe: établir combien de fois telle ou telle personne avait vécu et ce qu'elle faisait alors.

Oui, aussi étrange que cela paraisse, je rêve de reconstituer le cahier des vies de chacun, puis d'élucider les mystérieux liens qui nouent les êtres au-delà du temps. Pour cela, j'utilise l'image. Trois siècles que le génial Niepce a inventé la photo ! Procédé archaïque bien sûr mais pour moi, ce fut la bifurcation suprême. Grâce à cet homme en effet, l'oubli se mit à reculer et il devint possible de retenir ou d'empêcher cette forme de la mort.

Le convoi s'élança. Mon regard traînait sur les moellons du quai pavé et cette loge de métal dans laquelle on avait placé l'automate à billets, une loge vert foncé, avec des empreintes de feuilles prises dans les piliers.

Cette vision me troubla soudainement, comme si dans ce lieu-même, j'avais déjà vécu un instant identique. L'éloignement progressif du train semblait souligner une terrible perte passée.

Ce sentiment me prit si fortement que je crus à ce moment précis qu'on me privait de l'essentiel, d'un enfant, d'une femme, ou pire d'une certaine innocence.

Daphné me toisa à nouveau, relevant le coin de ses lèvres. Je me surpris à me demander s'il s'agissait d'un rictus ou d'un de ces tics dont nous, les vieux, avons le privilège. La sensation désagréable de l'instant précédant imprégnait mes pensées et je maudissais mon imagination !

Je me plongeai alors dans un nouvel examen appliqué de ces murs si hauts, roses et noirs eux aussi, qui rejoignaient les bâtiments antiques et semblaient même les supporter.

Quand il avait fallu se soumettre à cette conception nouvelle du transport en commun, on avait pris les choses au sérieux et tranché à vif dans le problème. On avait fendu de profondes gorges dans la cité pour y enfouir les rails. Nulle part, dans tout l'espace urbain, il n'avait été question de laisser accès à quelque quatre ou deux roues que ce soit. On avait aboli la rue. Enterrée. Asséchée en chemins creux et inaccessibles autrement qu'à pied et au travers de longs couloirs. Racornie en canaux de pierres roses et noires qui semblaient être le prolongement fantastique de tous ces palais.

Daphné triturait sa laine, le fond de sa poche. J'étais revenu sur son visage. Il y avait quelque chose en elle qui m'épongeait, me gobait et j'avais beau vouloir accrocher mon regard aux bouquets épars des mousses qui garnissaient la muraille, je me retrouvais très vite la dévisageant. Il me devint évident que cette femme et moi avions déjà eu à faire ensemble. Quel que fut le temps.

Je m'appelle Alexis, un prénom indémodable et usé à la fois. Je tiens à l'expliquer parce qu'il révèle deux aspects de ma personne. D'abord, je suis un homme confiant en l'avenir. (On ne suit pas les femmes dans la rue si on n'y croit pas, un peu au moins !)

Ensuite, je suis penché littéralement vers le passé. Peut-être l'essentiel de ma vie lui a été consacré. J'ai appris les langues anciennes et mon esprit est symptomatique et révélateur d'une époque révolue.

Est-ce mon côté antiquaire qui me fit m'intéresser pareillement à Daphné. Nous pouvions avoir tous les deux le même âge mais en la voyant, j'avais l'impression d'une éternelle jeunesse. Elle m'avait émue comme aurait pu le faire une jeune fille autrefois. J'avoue que je m'épris d'elle. Même vieux, je vis encore.

Le parcours de St-Thomas à la station proche d'Arc-en-Ciel devait être très long. Ce n'était pas une question de distance mais celle de la vétusté du chemin de fer. À chaque mouvement de bielle, toute la rame semblait déjanter et c'était avec une extrême lenteur que les voitures cahotaient de tronçon en tronçon.

Daphné s'était refermée. Elle fixait un coin du wagon d'un œil inexpressif. Elle regardait autre chose qui se situait à l'intérieur d'elle-même. J'étais jaloux. Oui. C'est assez étrange mais c'est bien le sentiment que cela me procurait. Jaloux de ce que je ne pouvais voir, vivre et qu'elle tenait pourtant au bout de ses yeux, quelque part devant moi. J'avais conscience alors que ce court tête-à-tête offert par le destin ne se reproduirait pas. Ce serait à jamais ou à toujours mais maintenant. Je me rappelais mes occasions manquées ; je me remémorais l'impression de vide, de trou profond qui m'engloutissait alors. La conscience que j'avais dans ces moments-là de ne pas prendre la bonne voie, était à l'époque déjà si cuisante. Je sentais remonter en moi ce goût vénéneux.

Daphné quitterait sa place et je ne saurais rien d'elle. Elle se vaporiserait dans cette antique cabine de la STC, sans que je ne puisse rien comprendre à ce qui me troublait tant.

J'étais à ce moment-là tout à fait cupide. Je savais que je tenais peut-être un maillon important de la chaîne de ma propre vie.

C'est cette idée, absurde probablement, mais c'est elle tout de même, qui me tarabustait au-delà de mon coup de foudre. La question était celle-ci : Daphné avait-elle déjà traversé une de mes vies ? Quand ? Où ? Comment ? Plus que tout, je voulais le savoir. Plus que tout, je voulais comprendre, vérifier une hypothèse que je tenais pour vraie mais sans la moindre preuve. Et Daphné, que j'avais devant moi à ce moment-là, était la première personne que je croisais de toute mon existence et qui me donnait cette sensation de reconnaissance. Impression de déjà vécu plus justement.

Les stores baissés faisaient sur elle des stries fines. On l'aurait dit casquée. Et comme la lumière ne lui parvenait que de manière indirecte, cela lui donnait une douceur fardée et pastel qui la poudrait légèrement.

C'est elle qui prit la parole.

- Où allez-vous ?

- Je me rends à Arc-en-Ciel. C'est là que je vais prendre possession de mon nouveau logement. Et vous ?

- Je viens chez vous. Enfin, si cela ne vous dérange pas trop..., dit-elle sans pour autant donner l'impression qu'elle tenait à rester convenable.

Je fus abasourdi. Qui ne l'aurait pas été à ma place ?

- Chez... moi ? Et comment cela se fait-il ?

- Il y a un "rat dans mon frigo". Personne n'est venu le chercher. Je ne peux vivre avec lui. Alors je suis sortie. J'ai pensé : je rencontrerai quelqu'un. Je lui demanderai son avis... À votre avis, est-ce raisonnable de partager son domicile avec un rat ?

- Non... Bien sûr que non, dis-je avec difficulté.



Mon coup de foudre sentait soudainement le pétard mouillé. Qu'elle ait eu ce genre de culot avait suffi à me rendre méfiant. Elle me repêcha du coin de son œil rose.

- Je plaisantais, fit-elle.
- Comment ?
- Oui. Je vous testais.
- Ah bon ?
- Je suis sociologue. J'ai élaboré une théorie sur les humains. De temps à autre, je sors pour mettre mes idées à l'épreuve. Je cherche et je trouve parfois des cobayes. Merci à vous, les clients sont rarissimes.
- Vous m'épatez. Alors, cette histoire de rat et d'abri, c'est de la blague ?
- Non. Effectivement, il y a un rat dans mon frigo. Ce dernier en a profité pour cesser de fonctionner. Mais je ne me vois pas dormir dehors. Alors...
- J'emménage Rue Arc-en-Ciel. Venez-y.
- Pardon ?
- Oui. Venez, c'est vaste... Et j'ai moi aussi besoin d'un cobaye.

Daphné sourit. Ses dents jaunies et ses lèvres froncées. Malgré cela, elle avait le charme fou des véritables enfants. J'avais jeté mon invitation. Ça n'avait été qu'une boutade qui n'avait d'autre motif que de capter momentanément son attention. Maintenant, je crois que j'avais suivi plutôt un ordre intime, une intuition qui fait entendre parfois plus clairement la bonne voix.

La ligne Arc-en-Ciel n'était qu'un profond canal de pierres rectiligne, une longue perspective sur laquelle valsait le plus vieux train de la cité. C'était le Sud qui croyait au Nord, filant d'un sens à l'autre. Je me rappelais que dans les environs du centre, il y avait une place et que si l'on descendait là, on pouvait...

Mais dans mon esprit, nous n'étions que du ballast au bout d'une flèche et il était hors de question de choisir, de bifurquer ou même de faire une halte.

Oui. Place Gutenberg. Les maisons aux toits pointus et ce bâtiment que l'on nommait Hôtel de Ville.

Daphné sentait le café et le bois de santal. Elle se tenait à un petit pas. Et moi, tourné contre la fenêtre, je bouffais cette odeur comme une nourriture perdue. Ma mère, possiblement, sentait ce velouté d'essences. Elle regardait le défilé des murailles. Il y avait ces bouquets de liserons et de mousses accrochés de toutes parts et qui faisaient des mouchoirs rougeâtres sur notre chemin. Des adieux de verdure que la force du train agitait malgré eux.

- Avez-vous déjà fait ce parcours ?

Elle avait parlé doucement. Je la soupçonnai d'avoir laissé une marge entre ses mots et sa pensée ; juste ce qu'il fallait pour éveiller en moi des frissons, car elle avait un timbre de voix rond, chantant aussi, avec un léger souffle chuintant entre ses lèvres.

- Oui. Bien sûr. Mais pas récemment. J'ai vécu ici toute ma vie et je suis assez vieux pour avoir connu une autre ambiance.

- Moi aussi. Chaque rue était si bondée qu'on avait la sensation d'étouffer entre les culs des passants ! Je dis ça parce que j'étais petite et qu'une sortie dans la rue tenait du parcours de santé. C'était insupportable. Mais c'est bizarre, je regrette ce temps. Aujourd'hui, il n'y a pas âme qui vive et si la ville est à nouveau pure, il n'y a personne pour s'y promener.

- Juste quelques vieux fous comme nous. En effet. J'habitais Rue du Bain aux Plantes.

- Moi, Rue Brûlée.

- Nous serions-nous déjà rencontrés ? demandai-je.

Daphné recula d'un pas. Elle me scruta carrément. J'avais presque de la gêne à me dérouler ainsi sous ses yeux. Chaque bribe de ma viande semblait être contrôlée méticuleusement par quelque vétérinaire affilié à une association de consommateurs. Cette verrue. Ces poils dans mes oreilles. Les bajoues. Et ma lippe...

Je sentis après la confusion, un rire absurde m'habiter. Elle prenait tant de soins à me détailler que visiblement je ne devais lui rappeler personne ! Et tandis qu'elle m'observait, je cherchais en moi-même ce qui m'avait poussé à lui trouver un air de déjà vue.

Rien finalement. Au bout du compte, je ne pouvais pas mettre le doigt sur le plus petit détail qui aurait pu me rappeler quelqu'un. Cela me réconforta. Car cette conviction acquise, l'idée que Daphné avait quelque chose à faire dans ma vie souterraine, s'imposa comme plus plausible encore. Dans mes gènes, dans mon cortex, dans un recoin d'une mémoire métaphysique, mentale ou sentimentale, Daphné me parlait. J'avais devant moi une connaissance d'un autre âge ! Quelqu'un qui tissait avec moi l'existence en deçà du temps. Seule, l'impressionnante attente qui faisait que nous nous rencontrions vieux déjà et décrépis sans doute, m'intrigua sans pour autant m'apporter des réticences. Je voulais croire à cette rencontre. Qu'importait le conditionnel qui l'accompagnait.

Elle finit par me répondre. J'avais, dit-elle, forcément changé. Entre l'enfant qu'elle aurait pu côtoyer et cet homme rabougri, il y avait des rides, des plis et des marques, bien assez pour brouiller ses souvenirs qu'elle prétendait avoir en foule et précis de surcroît. Je fus vexé. Mais cela ne l'encombra pas de scrupules.

- Les vieillards croient toujours échapper aux remarques désobligeantes. Ils portent souvent des outrages du temps plus forts et cela d'autant plus qu'ils s'en estiment à l'abri et qu'ils se laissent grassement aller.

Je ne me faisais pas d'illusion. Beau, je ne l'avais jamais été. Parfois même, je me jugeais laid, mais comme bien des mâles ainsi démunis, j'estimais que cela me donnait des droits. Le droit de miser sur les femmes les plus belles et mieux de les posséder. Face à mon physique ingrat qu'un rien de préciosité essayait vainement d'améliorer, je ne m'étonnais même pas de l'échelon de la séduction que je m'étais imaginé tenir. Pour moi, aucun complexe, aucun doute. J'avais des rides, des épaisseurs, des faux plis, des lèvres gonflées qu'un sourire fendait rarement et assez mal. C'était ainsi. Peut-être comptais-je sur ma voix, peut-être aussi sur la qualité des mots dont je saurais l'enrober ?

Plus tard, je sus ce qui l'appâta. Cette assurance préfabriquée qui cachait vainement mes doutes. J'étais, paraît-il, comme un enfant qui veut avec force croire au pardon, aux cadeaux, au futur et à qui l'on cède de l'immense espérance qu'on découvre dans son œil. Daphné m'auscultait et je n'osais pas faire pareil. Alors qu'elle prenait ma mesure, je ne savais si je pouvais suivre seulement le chemin de ses yeux. J'avais le sentiment de ma propre indiscretion et c'était un peu comme entendre en écho les commentaires que je lui inspirais intellectuellement.

- Non. Je suis bien certaine de ne jamais vous avoir rencontré. Mais préféreriez-vous entendre que vous avez considérablement changé ?

Je ne répondis pas.

Le train nous poussait droit devant. Je commençais à reconnaître en moi les symptômes de la mort, ceux que cent fois sûrement j'avais déjà testés. Ils se présentaient toujours ainsi : je vis des instants d'un bonheur inhabituel ; je les vis avec une exceptionnelle perception de la manière dont ils se déroulent. La surprise d'abord, le partage et puis vient le moment où je conscientise que ça va prendre fin et qu'il va y avoir un long, interminable après durant lequel je vais me souvenir, me remémorer.

- Je crois que nous ne nous sommes jamais vus. Pourtant...

- Pourtant ?

- Je ne sais comment vous expliquer sans que vous trouviez ça loufoque ou même ridicule...

- Allez-y. Je m'attends à tout et je suis difficile à étonner. A priori, vous ne risquez pas grand-chose, dit-elle.

Comment entreprendre de développer dans un train de banlieue le sens de mes recherches ? Comment dire quelles intuitions avaient présidé à celles-ci ? Pourquoi aussi, me tenaient-elles tant à cœur ? Ce n'était certes pas l'endroit mais si je ne tentais pas de dire tout ça en quelques mots, je perdrais tout simplement la seule occasion de l'y intéresser.

- Possédez-vous des objets anciens ? Des bijoux par exemple que vous aurait donnés votre mère ?

- Drôle de question ! Pourquoi vouloir savoir cela ?

- Si vous en avez, vous comprendrez peut-être ce qui me préoccupe. Je suis intéressé par le passé et...

- Vous êtes historien ?

- Oui et non. Ce n'est pas vraiment ma spécialité. Ce n'est pas l'événement, le fait historique mais l'héritage du passé qui

m'inspire. Je suis généalogiste.

- Généalogiste ? Tiens. Cette spécialité existe encore ?

- Eh oui ! Chaque famille a son histoire. Parfois, elle est admirable, parfois douloureuse... Tout cela influence notre propre existence mais je ne procède pas tout à fait comme on le faisait autrefois. Je me suis nourri des religions bouddhique et tibétaine et c'est dans cette perspective que j'effectue mes recherches...

Daphné m'auscultait toujours. Elle avait un sourire narquois. Ce genre de sourire qui démontre à l'envi qu'on a l'habitude de toujours contester ou du moins de tout mettre entre guillemets. Le sens critique quoi.

- Pour des raisons qui seraient vraiment longues à expliquer, je voudrais vous demander de m'aider, fis-je sans plus réfléchir.

- Quoi ?

- Oui. Je vous promets qu'il n'y a aucune arnaque là-dessous, même si cette demande peut vous paraître étrange ou encore déplacée, faite ainsi par un inconnu.

Daphné détourna la tête. Je vis alors ses lèvres trembler un peu et murmurer quelques mots incompréhensibles. Cela me frappa. La ville était morte, il y avait plus de cinquante ans. Elle étouffait. Fumées. La décision fut abrupte et fit fuir un grand nombre de ses habitants. On préférait poursuivre ailleurs ses comportements suicidaires... La cité devint un havre de silence. Je m'assis. Daphné aussi. On regarda ainsi un long moment le défilé des pierres. Sans plus se parler.

- Descendons à la prochaine, suggéra-t-elle.

- La prochaine ?

- Oui. Marchons. Comme il y a longtemps.

Mes affaires étaient déjà installées Rue Arc-en-Ciel. Je pensai à l'audace que représentait cette transgression des usages. Après tout, qui marchait encore ? Je cédaï. Presque sans hésitations, trois fois rien, le temps d'un raclement de gorge peut-être. Et puis je me laissai couler dans cette envie qui n'était pas la mienne, dans cette décision prise à mes dépens et qui me satisfaisait autant que mes propres consignes. Entonnement. Depuis que je vivais seul, je ne savais plus ce qu'était moduler, nuancer ou abdiquer. Au fond ce qui me charma, ce fut ce possible qu'elle venait de m'offrir. Possible que le temps s'allonge. Possible que la mort, l'inertie recule de quelques pas. Possible d'encores.

Le train freina. Dans un cahotement vétuste, la porte coulissa et Daphné se jeta sur le bout du quai, à la croisée Eglise et Mésange. Je l'imitai maladroitement. Les wagons repartirent et soudain, je me rendis compte que j'allais avoir toutes les peines du monde à me diriger dans l'entrelacs de canaux et de venelles qui devaient rejoindre quelque part la maison qui était désormais la mienne, à Arc-en-Ciel. Daphné se mit à rire.

Elle aimait les folies, -je l'appris plus tard -, déchirer les conventions, briser les assiettes, claquer les portes et fixer les gens dans les yeux. Elle avait tout de suite saisi dans quel état de troubles internes mes mécanismes fonctionnaient à ce moment-là. Elle me regardait, amusée visiblement de cette légère angoisse qui fronçait mes sourcils. Moi-même, je n'avais pas conscience de mon état ou de ce que j'offrais à lire dans mes traits soucieux. Mes yeux étaient chevillés aux siens. Avec une sorte d'hébétude, cette fascination que procurent les anges ou les démons, je l'observais me demandant ce qui allait se passer ensuite. Je m'attendais à une prise en mains logique faisant suite à son désir de marcher. Et en effet, elle partit comme si elle avait fait ce trajet

des centaines de fois.

La rue, le train, les quais de gare, tous les carrefours de la terre lui appartenaient intimement. Elle était du voyage. Je calquai ma conduite sur la sienne.

Les pas qu'elle avait d'avance me laissèrent juste le temps de me rappeler quel but je poursuivais. Je voulus lui en parler le plus tôt possible. Elle marchait vite et avait oublié que j'étais censé lui tenir compagnie. Elle fonçait, tête baissée sur les pavés. Préoccupée, pressée, absente en tout cas. J'avais ce sentiment idiot et déstabilisant que mon escorte la gênait. J'aurais voulu à ce moment-là n'être pas là, derrière elle, la suivant d'une ferveur crétine. Plus rien et encore moins l'intérêt de mes travaux ne parvenait à me fournir une simple justification à ma présence. Inconsciemment pourtant, je sentais que c'était un peu ce qu'elle voulait. Si j'avais décidé de bifurquer, elle s'en serait immédiatement aperçu. Daphné s'arrêta juste avant que je ne m'essouffle.

- Excusez-moi. J'avais besoin d'accélérer, de sentir mon pouls battre plus fort. Je suis vieille et cette sensation que donnent parfois les gens...

Elle se tut. Elle baissa la tête et dans la mienne résonnait une suite à cette phrase laissée en suspens. " ...cette sensation que donnent parfois les gens qui vous émeuvent ou vous surprennent, me manque..." Le cœur qui ne bat plus qu'au ralenti et qui oublie même ses émois, le flux puissant du sang qui fait rougir, qui allume votre peau de ces pétilllements innervés qui vous feront penser longtemps après, que vous aviez la sensation plus que jamais d'exister. Je savais cette perte. J'avais moi aussi en partie égaré cette impression tonique mais je n'aurais pas cherché à la reconstruire de cette manière-là et qui était tout entière



l'expression de la personnalité de Daphné. Dynamique, active, encore et toujours vive.

Je souris.

J'aurais voulu qu'elle sache mais ce n'était pas vraiment des choses à exprimer. Je m'étonnais simplement de la facilité avec laquelle je la comprenais et combien ses bouts de phrases me paraissaient pleins de sens et de raison. Plus j'y pensais et plus j'avais en moi la conviction qu'elle appartenait en quelque sorte à mon destin. Quel rôle y avait-elle joué autrefois ? Avait-elle été ma femme ou alors ma mère ? Ma fille ou encore mon fils ? Je la regardais un peu trop pesamment, cherchant à découvrir si nous avions des traits communs. Hormis cependant l'aisance avec laquelle je percevais ses modes de penser, ses émois, rien en elle ne me parut connu ou reconnaissable. J'avoue que je préférais ça. La fortune avait permis cette rencontre. J'allais forcer ce hasard à se déclarer.

- Il faut que je trouve le chemin pour me rendre chez moi. Arc-en-Ciel. Vous n'auriez pas une idée ?

Elle plongea ses mains au fond de ses poches. Il faisait très froid ce matin-là. Je voyais le volume d'une bague se marquer dans le tissu, une grosse pièce ovale et transparente, quelque chose comme du plastique vitrifié dans lequel avait été prise une fleur. Je n'arrivais pas à imaginer possible que l'on puisse faire quelque chose, handicapé par une telle monstruosité fichée à son doigt. Je crois que je pris définitivement conscience de la singularité de Daphné à cette vue-là ! Elle parut réfléchir.

- Il doit y avoir quelque part des plans de la cité. C'était comme ça autrefois non ?

- Alors cherchons.

Nous recommençâmes à marcher. Daphné marmonnait. Je ne comprenais pas ce qu'elle racontait et que je crois qu'elle ne voulait pas forcément que je l'entende. Elle avait ce don de s'éclipser en douceur. Elle paraissait être là et puis non, elle n'y était pas. Elle pensait à autre chose fort, mais alors si fort, que cela ne pouvait passer inaperçu à ceux qui, comme moi, devaient de temps en temps lui tenir compagnie. Par opposition, elle ne vous reconnaissait plus ; elle avait passé à un autre niveau, franchi quelques escaliers et poursuivait sa vie hors de la vôtre sans aucun problème apparent !

J'avais une peine infinie à la suivre. Elle marchait d'un pas plus léger, d'une foulée d'athlète, alors que je fatiguais grassement à élargir mon pas serré et précautionneux de fonctionnaire alourdi à la tâche pendant des années. Je me devinais hors course mais ça ne semblait même pas l'interpeller. Elle ne me voyait plus depuis un moment déjà. J'étais furieux contre moi. C'était l'hippopotame et la libellule. Elle dansait et je suais les eaux de Vichy. Cette femme me narguait de sa jeunesse intérieure et plus nous avançons ensemble, plus je me faisais l'impression d'être périmé. Elle finit par ralentir. En réalité, comme elle avait pris plusieurs enjambées d'avance, je la vis se jeter sur un banc. Elle s'était assise d'une manière si rapide, si précipitée que je compris tout de suite que ça n'allait pas aussi bien que je me l'imaginais. Et puis j'entendis son souffle qui prenait peine à se calmer ; je vis ses mains qui tremblaient étrangement et elle me regarda d'un air si navré que je ne pus m'empêcher de sourire.

- Ça y est. J'ai une crise. Comme je suis sotté de ne pas l'avoir prévue !

-Puis-je faire quelque chose ?

Elle hocha la tête pour me dire non, fixant avec une sorte d'entêtement le bout agité de ses souliers. Je m'étonnais de son attitude, à la fois celle rieuse de quelqu'un qui sait trop bien ce qui lui arrive et puis aussi celle d'une certaine angoisse. Je restais perplexe, ma question levée encore droit devant moi.

- Et si vous m'aidiez à mourir ? lâcha-t-elle.

Je réagis à ce moment-là comme tout un chacun l'aurait fait, usant de tout l'humour noir dont je me sentais capable.

- Naturellement. Comment la voulez-vous votre mort ? Saignante ou à point ?

Elle respirait si mal tout à coup que mon envie de ne pas dramatiser avait l'air terriblement con.

- Et à part ça, vous prendrez bien encore quelque chose... fis-je inquiet.

- C'est une sorte d'asthme. Je ne supporte plus l'air depuis si longtemps, bredouilla-t-elle.

- Je vois mieux l'intérêt que vous auriez alors à être du côté des morts !

Elle sourit un peu.

- Quelle idée aussi de tenir cette allure ! Regardez-moi ! Je suis en pleine forme, heu... je voulais dire en forme pleine et je n'ai même pas essayé de vous suivre.

- Taisez-vous et tâchez de ne pas m'abandonner dans le besoin ou alors je vous garantis de vous attirer des ennuis... Les pires même.

Cette phrase, je ne la compris que bien plus tard et maintenant encore je ne sais toujours pas si ce qui allait m'arriver était de son fait ou du pur hasard. La demande de Daphné de lui donner la mort n'était pas une plaisanterie. Quand nous arrivâmes chez moi, rue Arc-en-Ciel, elle n'allait pas vraiment mieux. Elle endurait, en plus de cette difficulté infinie à calmer sa respiration, une douleur qui lui broyait les côtes. Un feu ardent lui consumait la cage thoracique. J'avais beaucoup entendu parler de cette maladie sournoise qui était le fruit des développements incontrôlés des gaz de combat. Depuis une vingtaine d'années, elle frappait de plus en plus fort dans une loterie infernale. On l'appelait Flipper, à cause justement de ce jeu d'autrefois que l'on pratiquait en salle de café et qui renvoyait sa balle dans tous les sens.

Elle s'agrippait à moi et semblait se noyer littéralement. Visiblement la "chose" la faisait terriblement souffrir. Son état allait dépendre essentiellement de la capacité qu'elle aurait de rejeter mentalement cette attaque. Mais tout occupée à récupérer son souffle, elle n'arrivait pas à faire les efforts de concentration voulus. Je commençais à paniquer.

- Mon sac... Prenez dans mon sac... La fiole bleue. Donnez-m'en... avec de l'eau.

- Qu'est-ce que c'est ? cafouillais-je, me méfiant de tous ces produits sans étiquette.

- Qu'importe. Donnez-m'en maintenant ! cria-t-elle.

Je compris ce qui se tramait dans sa tête et je subtilisai le médicament en question. Elle poussa un cri puis des râles étouffés tout en se couchant à même le sol. Son regard se ferma et je compris que maintenant elle luttait de toutes ses forces pour

chasser plus loin ce satellite du mal qui venait de l'envahir. Quelle scène épouvantable ! Daphné, allongée à plat ventre, cette bave rouge qui lui sortait de la bouche et ses poings vigoureusement fermés... Elle resta ainsi plus de deux heures. Je la recouvris d'une couette et je me tins le plus discrètement possible, à quelque pas, dans le hall de ma cuisine. Elle s'endormit bientôt. Ma souffrance à moi venait de naître.

Comment expliquer ce qui s'était produit ? Comment ne pas y voir un de ces signes qui devaient marquer désormais l'entier de nos toutes prochaines relations ?

Pendant qu'elle dormait, je rejoignis mon bureau et dans la grande armoire qui servait de porte-documents à mes archives, je sortis les banques de données photographiques qui me mettraient en relation avec une autre Daphné, celle qui aurait vécu autrefois. Je ne perdais pas de vue ce qui m'avait tant intrigué à ce moment précis de notre rencontre, l'instant où j'avais reconnu cette femme. J'avais mis l'ensemble de mes informations sur réseau informatique. Je me mis à rentrer les renseignements qui dessineraient une femme ressemblant trait pour trait à Daphné. Forme du visage, lèvres, yeux, cheveux, taille... Et puis, je lançai le moteur de recherche et de sélection que j'avais mis au point pendant des années, selon les principes de la police.

Devant moi, les visages défilaient sans que j'aie le temps de m'y arrêter mais, sur une bande parallèle, dans le fichier joint de ma seconde bécane, je voyais s'afficher des chiffres et se dérouler les résultats de ce premier tri. Pour calmer mon impatience, je sortis un instant me faire un café. La vue de cette vieille femme qui tremblait doucement de douleur sur les tapis de mon nouveau salon, je ressentis une nouvelle fois un mal étrange s'installer au cœur de mes tripes. J'étais hypersensible aux troubles qui se

manifestaient dans les corps de mes proches. Y avait-il parmi eux un état grippal ou encore une indigestion que je me sentais obligé, par un de ces stupides esprits de solidarité sans doute, de souffrir des mêmes symptômes ! C'était systématique. L'impression d'avoir attrapé à mon tour un Flipper grimpa en moi avec une appréhension frisant la syncope. Je cherchai à me raisonner.

Bien évidemment, si elle était atteinte de ce mal, il y avait peu de chance que moi, son voisin désormais, je sois infecté. Le Flipper sautait d'un bout à l'autre du pays sans possibilité de comprendre son champ de contamination. Mais on avait vu pire dans le domaine de la malchance. J'observais cette pauvre victime, avec l'intention de saisir l'expression de ses traits et puis, quitte à faire ce type d'étude, j'allai chercher ma caméra pour tirer son portrait. Mon programme avait fait son premier écrémage. Dans la battée, des centaines de noms encore. J'avais le critère suprême : l'image de celle que je recherchais.

Il est temps maintenant de mieux expliquer mon occupation. J'avais autrefois un métier fort intéressant surtout parce qu'il me procurait des loisirs à n'en plus finir. Je travaillais dans une succursale de la mairie et j'archivais les naissances, les mariages et les décès. Petit à petit, l'idée me vint de profiter de ce trésor pour faire un peu de généalogie, et puis toujours plus. Finalement, je devins un excellent connaisseur de la chose. Ma première grande étude me concerna, moi-même et ma famille. Les noms s'accumulaient sous mes yeux et je remontais relativement très loin dans le passé de mon sang. Ensuite mes activités se surent et on me demanda quelques travaux que l'on me payait grassement. Le passe-temps devint plus important et prit bientôt l'espace d'un plein temps ! Je fus viré.

Je commençai alors une vie plus riche et plus aisée. Je possédais des archives personnelles immenses que j'avais copiées et

carrément volées à l'administration. À force de répondre à toutes les demandes qui m'étaient faites, je finis par découvrir dans pratiquement chaque famille une constante qui ne manqua pas de m'intriguer. Certains prénoms revenaient régulièrement. D'une plage à l'autre. Et souvent à des distances temporelles importantes, ceux-ci resurgissaient. Puis, ce furent des métiers que je retrouvai, et encore des noms d'épouses... Bref, ces récurrences m'interrogeaient véritablement. Et c'est ainsi que je voulus inclure une variation à la généalogie, un nouveau paramètre : l'image. Cela pouvait avoir un intérêt tout à fait convaincant. Je me mis à chercher d'abord dans ma propre famille les restes photographiques qui avaient été conservés. Je désirais baliser mon chemin vertical en quelque sorte. Malheureusement, je ne parvins pas à prouver ce qui me préoccupait, soit ma propre réincarnation.

La personne la plus proche de mon physique était une femme, née au milieu du vingtième siècle. Elle avait bien ma laideur et ma taille peut-être aussi... C'était largement insuffisant pour que je puisse en tirer une conclusion. Je voulais faire de Daphné le nouveau sujet de mon expérience. Je pouvais, pour une raison compréhensible, envisager qu'elle avait eu sa place dans ma propre existence, quelque part. J'espérais qu'elle ne venait pas d'un passé trop ancien et que je dénicherai sa présence sur une de mes fiches. Il faut dire aussi que, mis à part ce qui est lié à ma famille, la presque totalité de mes figures concernait des gens dont je ne savais rien. Je n'étais pas découragé pour autant.

Daphné se mit à râler. En résonance stupide avec sa douleur, je ressentis un coup de poignard dans mon ventre. Je la trouvai assise par terre, à moitié appuyée contre le bas du divan. Elle leva vers moi des yeux étonnés puis elle me remit et tenta un petit sourire.

- On reste bien sage, lui ordonnai-je alors qu'elle cherchait à se redresser.

- Vous pensez sérieusement que votre sol est confortable ?

Elle allait véritablement mieux ; elle pouvait plaisanter à nouveau.

- Je vous apporte quelque chose ? A boire peut-être ?

Elle me fit signe que oui et je sentis l'étreinte angoissée qui m'habitait me lâcher. Je la relevai et la mit sur le cuir patiné de mon De Sede. Elle s'y laissa couler mollement. Alors qu'elle reprenait vie sous mes yeux, je me décidai à lui parler.

- J'ai pris une photo de vous.

- Une photo ? Vous possédez une de ces fabuleuses mécaniques ?

- Oui, en effet. Je vous ai déjà parlé de mes projets ?

- Vous ne perdez pas de temps. Même dans mon état, je vous apparais essentiellement utile !

Piqué.

- Je vous ai veillée un long moment et puis vous vous êtes endormie... alors j'ai eu besoin de m'occuper.

- Pas d'explication entre nous. Vous êtes prodigieusement installé, fit-elle en jetant un œil sur mon intérieur. Je ne peux m'empêcher de penser que vous avez des relations pour avoir obtenu un appartement pareil.

C'était exact. J'avais de nombreux amis dans les hautes sphères et je n'avais eu aucun mal à me faire attribuer un logement meublé d'époque fin vingtième et qui représentait ma



personnalité et mes intérêts au plus près.

- Chez moi, c'est tout de même moins chic, même si deux ou trois trucs pourraient vous faire envie... J'ai fait exprès, je dois dire, de répondre un peu n'importe quoi quand il s'est agi de me faire entrer dans la Grande Régie. Les tests de location ne sont pas aussi inviolables que l'on veut bien le prétendre et je suis assez fière d'avoir réussi à berner l'Administration sur ce coup-là. Que m'importe que mon logis représente au plus près mes structures mentales ! Je réclame encore un minimum de liberté, ricanait-elle.

Piqué. Encore une fois. Elle avait tous les culs cette femme-là. Entre mes idées et moi, il y avait toujours eu des failles mariannesques. Tout au fond de moi, j'aurais voulu m'en fichier, envoyer paître ces prêts à penser, à habiter, à aimer... Cependant, une occasion se présentait-elle de changer et de briser le cercle, que tout compte fait, je trouvais à toutes ces conventions un certain intérêt ou même une raison d'exister !

- Je dois être comme cette maison, vieux, raide et difficile à bouger. De plus, vous pouvez le constater vous-même, je suis sensible aux opinions que l'on pourrait se faire de moi ! Rien ne m'ennuierait plus que de laisser entendre que je ne suis pas en toute circonstance un parfait dandy, un intellectuel mâtiné de savoir-vivre et d'une éducation parfaitement vingtième. Dans ce siècle, on disait de ma nature qu'elle était celle de l'honnête homme.

Elle rit, à son tour et me regarda.

- Merci de vous occuper de moi. Le rat dans mon frigo, vous avez vu maintenant à quoi il ressemble... fit-elle très gênée. Je ne voulais pas être seule, vous me comprenez ?

Je me contentai de lui sourire. Et je la conduisis à mon bureau. J'appréhendais de découvrir ce que mon programme avait révélé à la suite de l'introduction que j'avais faite de la photo de Daphné. Si finalement tout mon travail n'était que brouilles et enfantillages, si rien n'était sorti de ce tri ? ... Elle resta debout derrière moi, tandis qu'assis à ma chaise, je tapais les dernières consignes. Enfin, un visage apparut.

La figure se modelait lentement, sous le flot des informations. On voyait les cheveux naître et puis le front et encore le nez. Daphné derrière moi, me tenait les épaules comme une vieille amie. Je ne saurais expliquer combien cette familiarité me faisait du bien ; ma personne prenait de la consistance. Je trouvais même insolite qu'un simple mouvement, affectueux certes, ait eu un effet émulsionnant si sensible ! J'espérais que mes recherches aboutissent à quelque chose de constructif et de concret. Mon orgueil de chercheur érudit en dépendait mais surtout, j'aurais éprouvé une fierté inavouable à l'épater. Je l'entendis rire, surprise d'abord, puis franchement hilare. Devant nous, le visage gris et mâle d'un certain Javir Gorne.

- Très flattée, ironisa-t-elle.

Je sentais bien qu'elle ne pouvait s'empêcher de s'amuser d'un échec aussi évident. Cependant, je remarquai aussi une certaine déception, comme si cela lui aurait plu de découvrir une chose sur elle-même. Je fixais l'écran bêtement, incrédule. Tout aurait dû marcher comme je l'avais espéré. Je me mis donc à procéder à quelques contrôles. Juste ce qu'il fallait pour me donner le temps de réfléchir. Car le visage qui s'était affiché sur mon ordinateur, quoi qu'en pensait Daphné, lui était fort ressemblant. Je la reconnaissais. J'avais déjà fait une expérience semblable.

Mes propres coordonnées dans mon moteur avaient fait apparaître une femme. De la même façon que Daphné, j'avais ri. De la même incrédulité, j'avais considéré l'expérience ratée. Et voilà que j'étais confronté à un cas semblable. Ça méritait une nouvelle chance. Je proposai à mon amie de regarder l'image de la femme qui était censée être moi autrefois. Sa réaction m'impressionna. Elle me reconnut immédiatement, alors que je peinais tout de même à m'identifier.

- Vous me voyez dans ce visage un peu mou et gras de femme vieillissante ? demandai-je hésitant entre le désir qu'elle me trouve beaucoup mieux que celle-ci et l'espoir qu'elle m'assure d'une confusion possible.

- Mais je vous garantis que c'est flagrant ! dit-elle.

- Permettez-moi alors de revenir sur ce qui pourrait être votre propre image...

Javir Gorne. Cette photo, récupérée dans les archives de la police nationale, collait bel et bien à Daphné. Elle se rebiffa vigoureusement. Non et non, elle n'était pas pareille ni identique. Rien, m'assurait-elle ne pouvait la relier à ce métèque mal rasé et grisonnant, et qui de plus, avait fréquenté les postes de gendarmerie. Je tentai les parallèles avec mon cas mais rien n'y fit. Daphné refusait à cette expérience toute vraisemblance.

Ma soirée avait mal débuté. Entre le mal insidieux qui rongait ma nouvelle amie et l'échec partiel de mon expérience, je n'avais pas forcément le sentiment d'avoir atteint la satisfaction. Je ruminais mes procédures et reprenais mentalement les théories et les phases de mon expérimentation. Prouver la pérennité de l'individu selon les principes de la réincarnation était le but de ma vie. Combien d'entre tous les hommes avaient espéré, ainsi

que moi, abolir le mystère de la mort et l'angoisse qui lui était associée ? Je croyais qu'avec les infos des banques de données médicales jointes à celles des archives généalogiques et photographiques, j'allais pouvoir me mesurer à l'Histoire avec son grand H. Mais non. Daphné était autrefois un mâle dominant et moi une grasse oie portant le nom d'Élie et chroniqueuse pour un magazine de voyagistes. Impossible à admettre.

J'étais à mon bureau lorsque Daphné eut sa seconde crise. Elle arriva vers moi et je vis dans son regard, cette peur abjecte qui avait précédé le début de ses souffrances de l'après-midi.

- Ma fiole ! hurla-t-elle hystérique.

- Je l'ai jetée.

- Quoi ! Comment avez-vous pu ?

- Je ne me résoudrai jamais à lâcher devant la maladie et surtout pas celle-ci, plaidais-je doucement.

- Ta gueule ! poursuivait-elle. Est-ce toi qui souffres ? Est-ce toi qui as mal ? Non ! Alors rends-moi mon bien.

Je fis alors quelque chose de lâche : je sortis. La laisser seule dans ces moments-là, c'était à la fois d'une indécence crasse mais aussi, clairement, le mieux qu'il y avait à faire. En effet, elle perdait une fabuleuse énergie à se battre contre moi alors qu'elle avait à résister et à contre-attaquer.

C'était la première fois depuis des années que je sortais après le coucher du soleil. La nuit, plus que tout le reste de la vie, me faisait peur. Strasbourg avait tellement changé. Une lumière jaune faisait de longues perspectives qui en parcouraient toute l'étendue. Entre chaque ligne, des pâtés de maisons sans la moindre fenêtre. Tout était devenu si froid, si glacé. Sans fantaisie et sans aspérité. Lisse et sombre. Rose et noir. Sans aucun arbre et coin de verdure. C'était comme voir la doublure

d'un manteau au lieu de profiter de sa matière. Tout avait été retourné vers l'intérieur et l'on ne voyait plus qu'un coffrage net et poli sur lequel je me promenais ce soir-là presque seul et aussi peu rassuré que s'il m'avait fallu affronter une meute sauvage.

Je n'aurais pas osé imaginer prendre la porte, hier encore. Mais voilà, j'avais besoin de Daphné. Bien plus que ce côté pratique qu'elle représentait en étant le cobaye indispensable à mes recherches, je désirais cette chaleur dont je me sentais envahi depuis le moment de notre rencontre et qui me faisait comprendre combien j'avais eu petitement chaud dans ma vie. Et tout en longeant les murs du quartier, je poussai encore d'un cran mon analyse. Oui, j'éprouvais pour elle un sentiment douloureux et fort et c'était de lui que découlait soudainement tout le reste. Pour me justifier, j'ajouterai que je ne résistai nullement à ce qui m'arrivait car je n'avais pas le sentiment d'être tombé amoureux ; j'avais celui de l'avoir toujours été et qu'enfin l'amour m'était rendu. Dans un vieux poème, j'avais lu une histoire semblable. L'amour ne se rencontre pas, il se remet.

Sur le pas d'une porte, un homme comme moi attendait. Quand il me vit, comme moi, il eut peur. Et puis nous nous retournâmes, et comme moi sûrement, il dut penser qu'il ferait bon se parler mais ni lui ni moi ne le fîmes. Strasbourg était bien morte. Qu'en était-il de son ventre, de ses viscères ? Y avait-il quelque part des battements de cœur ou alors en était-ce fini de l'énergie et de la sève ? Que lui était-il arrivé ? Que s'était-il passé pour que cette ville soit ainsi anéantie ? Pourquoi avait-elle barricadé ses chairs, cuirassé ses veines afin que plus rien ne puisse la toucher. Je le voyais bien : sous la lave durcie ne couvait plus de feu et je pouvais marcher encore longtemps à la surface des choses, je ne rencontrerais ni rires ni larmes. Sécheresse. Aridité. Noirceur partout. Un jour, un grain de sable avait tout dévoyé. Quelqu'un, quelque chose ? Et l'ensemble avait lentement développé cette

tumeur qui avait retourné le moule de fer sur la table. On pouvait bien chercher sa part, il n'y avait pas de faille : le gâteau n'était plus à prendre.

Cette stérilité qu'on ne pouvait contrecarrer parce que la semence était muette, avait paradoxalement tout envahi. Seules ces plantes mauvaises qu'on brûlait autrefois le long des voies de chemins de fer, relevaient certaines années, les murailles des fossés de leurs boules rouges. C'était bien l'unique signe de vie, cette pauvre floraison qui laissait deviner l'ancienne exubérance de la nature, sa production, le cycle des générations. Dans ce nid de lianes fines, dans ces arborescences aériennes piquées de centaines de coupelles rougeâtres, il y avait l'expression tout entière de l'indigence de nos esprits et du surnombre de nos espérances.

J'avais froid. Sur mes épaules, cette tristesse dont je ne savais pas vraiment d'où elle me venait. Je la sentais remonter du fond de mes tripes, parfois pour s'installer des jours durant, parfois pour griser simplement quelques heures de son spleen. Je la reconnaissais ; elle naissait d'un bruit, d'une odeur, d'une pensée, d'une image. J'avais appris à la canaliser. Comme un diabète, un alcoolisme. Cette drogue qui s'instillait dans mon âme en poison... Je savais combien elle détruisait tous les possibles, combien elle dressait les cloisons de ma prison. Car j'étais comme ma ville, sec, lisse et sans faux plis. La souffrance m'envahissait alors des pieds à la tête. Mon pas se faisait pesant et ma progression devenait contrainte. J'avais les bras ballants et les épaules si lourdes. Enfin mon regard se perdait dans mes labyrinthes intérieurs, ma bouche tombait en plis d'amertume et c'en était fait de toute mon énergie. Quand j'étais triste, reclus dans le coin le plus sombre de mon corps, je tentais vainement d'ensevelir la douleur dans un sommeil laborieux.

Dans la cité, ma neurasthénie venait donc de monter comme un

flux malfaisant. Peut-être est-ce la vision de cet homme fuyant qui lui a ouvert malencontreusement la porte alors que je vivais des moments d'excitation extraordinaires ? L'angoisse me collait à la peau, mouillait mes nuits de cauchemars. Je savais cette peur sourde qui naît de l'ignorance. Je craignais la douleur, je craignais la solitude, la mort aussi. Tant de choses m'échappaient ! Tout ce qui allait me surprendre, ce qui allait survenir, se jeter sur moi ou au travers de mon chemin ! Je détestais, ce qui me faisait trembler et me recroqueviller. Mais c'était cela aussi qui m'avait fait m'activer puisque depuis toujours, je travaillais à éclaircir les vastes champs du temps. Cette idée, que je fréquentais inlassablement, me vint naturellement aussi à propos de Daphné. Y avait-il moyen de savoir d'où et pourquoi elle était tombée malade ? Fallait-il remonter dans son inconscient, jusqu'à son enfance ? Toujours est-il que sans cette profonde déprime qui me reprit à ce moment-là, je ne pense pas que je me serais décidé à mieux cerner le problème.

Là encore, je vous dois une explication.

Ce mal-être, dont je viens de décrire le lent processus d'autodestruction qu'il s'ingéniait à repiquer sans cesse en moi, était à la source d'une question encore plus tenace si tant est que cela soit possible. Pourquoi ? Pourquoi revenais-je de façon automatique à ce stress, à cette mutilation permanente ? Pourquoi, alors que je ne me connaissais aucun motif de névrose, étais-je ainsi marqué du sceau de la folie ? Je pratiquais des détournements conscients de ma pensée, afin de laisser le moins d'espace possible à ma langueur douloureuse. J'en sectionnais hâtivement les protubérances ; c'était ma stratégie de lutte et de défense. Pour ce faire, l'inventaire des bonnes choses, des moments pleins et heureux, l'évocation ritualisée de mes sujets de prédilections étaient ce que j'avais trouvé de plus efficace

pour résister. Daphné vint donc se greffer sans difficulté sur mes modes d'autodéfense. Je me mis à penser à elle, à penser à cette journée que je visualisais par bribes et morceaux. La vision de Daphné, celle de l'expérience que nous venions de vivre ensemble, cette découverte d'un passé que nous n'osions envisager comme nôtre, tout cela tournait dans ma tête.

Des parallèles entre ma difficulté à vivre heureux, tout ce qui causait ma mélancolie et les souffrances de Daphné me parurent soudainement à faire. En effet, depuis plusieurs siècles déjà, on avait établi les liaisons entre la pensée et les troubles physiques. La somatisation, les ancrages de nos commotions dans le vécu du corps et de l'esprit... Dans mon passé, il fallait que je cherche les causes de mes maux. Pareil pour Daphné. Il n'y avait pas d'explication mais sans doute fallait-il faire appel au même raisonnement pour expliquer ses crises. Qu'est-ce qui était à l'origine de ce flipper dont maintes personnes souffraient aujourd'hui sans que l'on ne puisse en définitive mettre un fondement objectif à leurs douleurs et aucun lien entre elles toutes ?

La violence des attaques faisait autant de souci que leurs origines d'ailleurs. Ces assauts, parfois espacés de plusieurs jours, parfois à répétitions, étaient d'une telle violence que personne ne pouvait jamais prédire dans quelle mesure la mort n'allait pas être l'issue de l'agression. Et l'unique ressource que l'on avait réussi à mettre à profit pour s'en sortir le mieux possible, était la puissance de résistance spirituelle ou mentale dont le malade était capable. Moins il avait l'envie de vivre, plus il avait de chance d'en mourir en quelque sorte ! Cette souffrance, comme la mienne, tenait ses origines dans quelque chose d'impalpable mais de bien réel ; j'en étais convaincu. Cela n'avait rien de nouveau. Pour mon cas, la chose devait être une évidence. Traumatisme dû à un ces moments d'enfance douloureux,



ambiances glauques, manques insoupçonnés ou quoi d'autre encore ? Tout un micmac psychologique dont j'avais pourtant une extrême difficulté à en extraire l'humus. J'étais aidé depuis toujours mais mes médecins avaient tous conclu que je souffrais d'une nature pathogène en elle-même, nature qui me portait à ce cyclique état de bonnes et de mauvaises humeurs. J'avoue que ce type d'explication ne pouvait en aucun cas me satisfaire. Et j'en étais arrivé à la conclusion que les gens comme moi devaient une grande partie de leurs bizarreries à ce qu'ils avaient été plus avant dans l'histoire.

Cette idée ne m'était pas venue à l'improviste. Elle avait peut-être mis des années à faire surface, quant, à force de tenter de comprendre, j'avais fini par imaginer que cette quête intérieure pouvait rejoindre celle qui faisait la joie de mes loisirs, la généalogie donc. Elle avait traversé les strates, les roches pourries, les limons de ma géologie et puis elle avait pris graine et je l'avais laissée prospérer. Tant qu'au travers du temps, je n'aurais pas découvert ce qui me gênait au point de me gêner la vie, tant que je n'aurais pas fait cela, je souffrirais incessamment de ces altérations de caractère. Étais-je la victime de mon passé, de mes ancêtres, de moi-même ? Je n'en savais rien, mais je voulais ardemment savoir.

L'arrivée de Daphné, qui me permettait de mettre un premier point de réussite dans mes recherches, me confirmait un peu dans mon choix de direction. N'avait-elle pas permis de nous découvrir des ancêtres certes surprenants mais aussi conformes, même s'ils ne l'étaient pas parfaitement. Je me devais de poursuivre car c'est à ce moment que j'entrevis l'idée que le flipper de Daphné, comme celui de tant d'autres, pouvaient aussi être les reliefs d'un passé terrible et catastrophique.

Ainsi j'avais été Elie. Et Daphné s'était-elle prénommée Javir.

J'étais décidé à y croire. J'avais pris le parti de faire confiance à

mon intuition parce que je n'avais pas d'autre choix en fait. Si je décrétais que tout cela était stupide, je ne m'autorisais plus rien. Quelle excuse pour garder Daphné ? Pourquoi mes recherches ? Je pouvais tout aussi bien tout arrêter et commencer gentiment à mourir ! Non. Je n'avais pas le choix. Je poursuivrais mes démarches ; j'irais jusqu'au bout. À partir de cette option, tout devint évident.

Daphné avait passé le cap délicat de sa crise quand je rentrai. Elle se tenait sans bouger, recroquevillée sur elle-même, concentrée et presque endormie. Ce qui me frappait le plus dans cette maladie, c'était cette manière qu'elle avait d'intervenir brusquement, de menacer de tout détruire et parfois d'y arriver et puis de s'en aller sans laisser la moindre trace. Des scannings complets avaient été faits sur certains patients. Jamais on n'avait réussi à mettre le doigt sur la cause, le lieu de naissance de la douleur, les propagations internes des sévices. Cela se passait exactement comme si le malade était possédé, comme si les symptômes traversaient les gens tel un cyclone. Mais si certains malades pouvaient vivre plus ou moins longtemps avec leur mal, tous finissaient par lui céder le pas et en mourraient.

Daphné courait donc un très grand danger. Je le ressentais soudainement comme une urgence, une terrible priorité, quelque chose qui ne supporterait pas que je ne m'en occupe pas toute affaire cessante. Elle releva la tête. Ses yeux disaient à la fois le dédain qu'elle avait pour les gens sains que nous étions tous autour d'elle, et une forme d'appel au secours qu'elle ne cherchait même plus à dissimuler.

- Je suis sorti pour vous empêcher de perdre trop d'énergie à vous disputer avec moi, dis-je pour justifier mon absence.

Daphné ricana. C'était le signe qu'elle allait vraiment mieux.

- Les hommes et la douleur ! Une vieille histoire !

Je me laissai glisser contre la paroi de mon salon. Juste à ses côtés. Elle tremblait, une sorte de vibration très douce et prolongée comme on l'aurait fait pour remettre à niveau du sable ou de la terre dans un pot. Je respirais cette odeur de femme, je la laissais monter contre moi, m'envelopper comme un lierre autour d'une vieille écorce. J'étais un barbon quasiment mais mon corps avait faim de peau, d'odeurs, de poils, de chaleurs humides. Peut-on dire l'amour de deux vieux ? Qu'il y ait eu plus de rides, plus de lenteur, plus de rires moqueurs ? Mais aussi qu'il y ait eu l'immensité d'un plaisir impérieux, le vertige et l'unisson de mots d'amour plus vrais de leur urgence ?

Je l'embrassai.

- N'oublie jamais de m'aimer, soufflai-je presque apeuré de la voir peut-être disparaître et me quitter.

Avec cet instant inespéré, je découvrais un autre sentiment, celui du vide. Le vide que laisseraient les moments qui ne nous verraient pas ensemble. Chaque seconde vécue près d'elle devenait irremplaçable. J'avais la certitude que je pourrais mourir du manque d'elle. Cela ressemblait à une aventure. Pourtant il y avait cette évidence qui m'animait jusque dans mes tripes. Jamais encore je n'avais tenté quoi que ce soit de semblable avec une femme. Autrefois, je prenais rendez-vous, je faisais des démarches, je mettais des formes. Je draguais en bref. Mais avec Daphné, rien. L'idée même qu'elle aurait pu refuser mon amour ne m'était pas venue à l'esprit. C'était ce qui était le plus exceptionnel ; je croyais vraiment à notre destinée commune, non seulement dans ma tête mais dans mon corps aussi. Ce dernier se souvenait d'elle. Nous avons fait l'amour sans avoir le moindre besoin de nous chercher.

J'éparpillai mon émotion d'un geste de la main. Je n'étais vraiment plus que la moitié de moi-même pour ce genre d'affaire. Du moins c'est que je lui dis, histoire de lui faire regretter de ne pas m'avoir rencontré plus tôt ! Dans ce grand appartement, tous les deux. J'allai vers la cuisine et je me mis à sortir les quelques bricoles qui étaient censées me nourrir. Daphné me suivait de près et je me demandais si elle pouvait avoir de l'appétit après ce qu'elle venait de vivre.

- Je sais, ce doit être étrange mais je ne me sens pas malade. C'est comme si rien ne s'était passé. Donne-moi ce que tu voudras.

Je la regardais intensément. Les traits de Javir Gorne se superposaient parfois à ce que je voyais. D'où venait donc Daphné pour porter ces traces espagnoles dans la couleur de sa peau et de ses cheveux ? Qui avait été ce Gorne ? Quel caractère avait-il eu aussi pour avoir été fiché dans les archives de la police ? Sans traces génétiques hélas puisqu'il avait vécu à une époque où la question de fichiers ADN ne se posait pas en termes de généralisation.

- J'ai mon idée sur ta maladie...

Elle baissa la tête.

- Si c'est pour me dire que je l'ai méritée, garde tes mots, siffle-t-elle.

- Pourquoi me dis-tu ça ? C'est ce que tu penses ?

- C'est l'opinion générale. Toutes nos maladies sont générées par le subconscient au mieux, le conscient au pire. Alors tu imagines de quels déséquilibres je suis construite !

- Certes, certes, vu ainsi...

- Comment voudrais-tu envisager les choses ? Je n'ai rien d'autre, ne suis la victime d'aucune autre infection mais voilà j'ai ce flipper !

- Daphné... Écoute-moi. D'après ce que j'en devine, c'est le type même du mystère qui pourrait remettre en question l'ensemble du système de santé. Car, si je suis bien informé, personne n'a pu établir de liens explicatifs entre toutes les personnes atteintes de flipper. Pourquoi toi et monsieur Van de Poole ? Pourquoi Benguigui et aussi Gallias ? Si vous aviez une symptomatologie identique, si vous aviez des antécédents semblables, passe encore... Mais non.

- Cesse de tourner autour du pot. C'est quoi ton idée exactement ?

- Je souffre d'une déprime chronique. On ne peut me fournir aucune explication sur les origines de mon mal. Je suis convaincu que ces décompensations ne sont pas de mon fait. Je crois qu'elles me viennent d'ailleurs, d'un autre...

- Tu veux parler de ces secrets qui courent dans les familles et qui blessent le monde ?

- Un peu du même genre de choses, oui. Nous avons une histoire. Mais je pense que je ne suis pas à l'origine de mes maux... mais que ce serait ce moi qui a vécu dans le passé. Tu me comprends ?

Daphné rit de bon cœur.

- Oh ! Alexis ! Tu ne vas pas remettre ça !

- Pourquoi pas ! Je reprends mon raisonnement. Je sais tout de mes parents. Ils n'ont jamais enduré la même affliction que moi. S'il y avait eu un fâcheux secret pesant sur nous, ils en auraient forcément souffert. Rien de ce côté. J'ai fouillé chaque quartier de mon passé pour tenter de comprendre. Rien ne m'a jamais soulagé ni même donné le sentiment d'y voir plus clair. Et je t'assure que je n'ai pas lésiné sur mes efforts puisque tout ceci est

lié à ma passion pour la généalogie et l'histoire personnelle.

- Où veux-tu donc en venir ? demanda-t-elle suspicieuse soudainement.

- Je crois que je traîne une casserole qui me vient de ma propre histoire. Je pense à cette Élie à qui je suis relativement ressemblant et je pense aussi à ce Gorne qui détient peut-être ton secret...

- Tu crois sincèrement ce que tu dis ?

- Que me coûte-t-il de tenter la chose ?

- Fais ce que bon te semblera. Si tu y tiens tant que ça, fit-elle en faisant mine de sortir de la pièce.

Je la saisis par la manche. Il fallait qu'elle m'écoute jusqu'au bout.

- Sans toi je ne peux pas réussir.

- Pourquoi donc ?

- Effectuer une recherche simultanée sur deux personnes, trouver éventuellement les liens qui pourraient exister entre elles... Tout cela permettrait d'accréditer ce que je tirerais de cette introspection. Si je dis que je suis Elie, si j'étudie cette femme, je n'aurai au bout du compte qu'une étude historique. Pas la preuve que je fus elle. En revanche, si je me mets à faire l'histoire d'une autre personne en parallèle et que je prétends que celle-ci vit à nouveau, que je peux tirer là aussi des conclusions... Mon entreprise prendrait une forme de véracité que tu dois forcément comprendre !

- Mais tu es complètement fou ! Timbré !

- Daphné, nous nous connaissons depuis peu et pourtant je suis certain que nous avons déjà un bout de vie commune dans notre passé...

Elle baissa la tête encore une fois. Elle sourit comme si elle ne

pouvait faire autrement.

- Je saurai peut-être ce qui me fait tant de mal et je découvrirai aussi pour quelle raison tu as ce flipper...

Cette phrase la stoppa dans ses élans.

- Tu es sérieux ?

- Oui. Pour moi, il y a forcément quelque chose qui vient de ton passé comme de celui de tous les autres et qui aujourd'hui surgit et vous détruit.

- Comment t'y prendras-tu ?

- Je ne sais pas encore. Je vais probablement faire des recherches et tenter de retrouver des liens.

Elle quitta la pièce, sombre. À ce moment-là, j'eus l'impression que je venais d'ouvrir la boîte de Pandore. Quelque chose en moi tirait la sonnette d'alarme. J'avais le pressentiment d'aller à l'encontre de problèmes que je ne saurais maîtriser. Je partais à l'aventure comme un marin de l'Antiquité ou comme Armstrong quittant la Terre. Qu'est-ce que je repérais en moi de mes futures découvertes qui faisait que déjà je regrettais d'avoir choisi cette voie ? Sur ces chemins-là, je n'avais que peu de chances de trouver le paradis. Mais bien plutôt l'enfer puisque, et elle et moi souffrions encore de ce passé vers lequel je voulais m'enfoncer. Fallait-il qu'il ait été cruel et mauvais pour que nous en soyons encore si troublés !

Ces premiers jours de notre cohabitation furent les plus fructueux de mes recherches. J'avais choisi de fouiller la vie de ce Javir Gorne en premier lieu. Pour la simple et bonne raison qu'il squattait les fichiers de police de son temps. Chose que j'appris en ouvrant les archives de la gendarmerie de la cité sur le web. Javir Gorne apparut donc à Strasbourg, comme un oiseau

migrateur avec une vague de chaleurs. C'était en été 2006. Et déjà il trébuchait. Premiers faux pas : agression de policiers à la sortie d'un bar. Je ne pouvais m'empêcher de sourire en découvrant à l'avenant et jour après jour, combien il cumulait les exploits de zonard, toutes espèces de provocations confondues. J'avais bien de la peine à voir dans ce personnage bravache et fort en gueule, l'esprit antique de Daphné.

Et puis vint l'instant où, dans un rapport de police, je lus qu'il venait d'être interpellé comme extrémiste. Je sus immédiatement que l'affaire allait tourner au plus mal. Ma mémoire me rappelait qu'en ce temps-là débutait une longue et dramatique guérilla urbaine qui allait ensanglanter l'Europe. Daphné ne voulait rien savoir. Quoi qu'il se fût passé autrefois, rien ne l'intéressait a priori. Elle montrait une résistance de mauvais augure à tout ce que je voulais lui communiquer sur Gorne. Son opinion restait figée ; cet homme ne pouvait être, en aucun cas, ne serait-ce qu'un embryon d'elle.

Mes interrogations grandissaient au fur et à mesure de mes recherches. Il y avait dans ce personnage un mélange particulièrement caustique. C'était un intellectuel, un chercheur en sociologie et politologie. Dans une première partie de sa vie, il se comporta en homme rangé, intégré dans la société et engagé aussi dans différentes œuvres sociales, leur fournissant des expertises d'affaires à l'occasion. Et puis, voilà que tout changea pour lui. Un drame modifia le cours de son existence. Le suicide de trois de ses élèves, en un espace de temps relativement court. Pour des raisons d'inadéquation sociale, ces jeunes gens mirent fin à leurs jours et Gorne ressentit ce désastre comme de sa responsabilité. Il quitta alors l'enseignement et disparut de la circulation trois ans de suite. Personne ne sut exactement ce qu'il fit durant cette longue période de doutes. Quand il ressurgit, il n'était plus le même homme. Totalement méconnaissable !



Physiquement, il était devenu musclé et athlétique, une sorte de long félin toujours en mouvement. Mentalement, il ne semblait plus apte à enseigner. Tout au moins refusa-t-il de lui-même tous les postes qui s'offrirent à lui. Moralement finalement, il fit alors une longue descente aux enfers. Il ruait dans tous les brancards.

Tout en découvrant les événements qui jalonnaient le parcours de Gorne, je ne pouvais m'empêcher de tenter de tirer des conclusions significatives concernant la vie de Daphné, cette fois. La nature exaltée du bonhomme ressemblait bel et bien à celle de ma compagne. Je reconnaissais ces traits impulsifs, ces élans généreux et le caractère définitif qu'avaient pris les sanctions qu'il s'était infligées pour se punir de la mort de ses jeunes élèves. De là à déduire que j'avais à faire à une femme totalement imprévisible et trop entière, il y avait un pas que je ne voulais pas franchir. Daphné ne me paraissait pas plus surprenante que ça et j'avais le sentiment de la connaître parfaitement ; je n'étais donc pas un juge impartial de la situation.

Les brusques changements de caractère que j'avais entr'aperçus s'étaient produits à chaque fois dans des circonstances particulières et de nature à troubler même un fossile. Son esprit engagé et revendicateur, la façon qu'elle avait de répondre du tac au tac, de ne jamais se laisser démonter ou coiffer au poteau, tout cela était à l'identique de ce je savais désormais de Gorne.

Daphné ignorait ce dont j'avais pris connaissance. Elle ne voulait rien apprendre. Je crois que son attitude venait de ce que je n'avais pas pu m'empêcher de laisser entendre que je fouillais assidûment les dossiers de la police. Elle avait compris qu'en matière de comportement, "le sien" avait été relativement critiquable autrefois. Et dans sa tête, cette information associée à son flipper, laissait envisager la pire des conduites. Je ne pouvais pas lui donner tort et j'essayai alors vainement de minimiser les

choses.

Quand je me mis à consulter les documents concernant la période de 2006-7, le bonhomme avait déjà fait beaucoup parler de lui pour de petites histoires. Cependant, il y avait un changement d'importance... Gorne venait de faire son entrée dans les dossiers sérieux et ultra-confidentiels du terrorisme. Le bonhomme déclara sa présence dans Strasbourg en début de cette année-là. La ville vivait une phase importante de l'élection des parlementaires européens. Les campagnes électorales faisaient rage et comme jamais, l'agressivité entre les différents partis était palpable. Des heurts continuels d'une rare violence secouaient les partisans de droite ou opposants de gauche lors des meetings.

Je suis d'un naturel très pacifique associé à une forme d'égoïsme. Pour moi, ces révélations ne prenaient guère de sens. J'ignorais comment, à cette époque, des gens pouvaient légitimer ces élans pour une cause politique ! Je ne comprenais pas leur esprit partisan, pas plus que je ne saisisais les motivations de ces guerres de religion. Avec le temps et le recul, tout cela avait pris un tour absurde que nous avons largement intégré, après toutes les tueries de notre Histoire. Gorne était un passionné. Et si je me référais à ce que j'en savais, j'imaginai volontiers qu'il trouvait une forme d'honneur à défendre ses idées et ses croyances, dût-il en faire trop et même beaucoup trop. Mais inscrit et fiché par les services secrets de son pays, fallait-il qu'il soit devenu dangereux ?

Alors que je pensais suivre encore longtemps sa trace, Javir Gorne disparut soudainement de la circulation. Plus rien sur lui. Tout s'arrêta brutalement. Sur un papier jauni, je lus son nom dans la liste des victimes de l'explosion du train Paris-Strasbourg en plein centre de la cité alsacienne le mardi 25 février 2007. Le rapport de police déclarait que 87 victimes périrent sous la

violence de cette action. On supposait que le terroriste Gorne avait succombé lui-même en portant un paquet bourré d'explosifs. Hélas, ce genre d'opération était monnaie courante. J'étais dépité. Terriblement. Premièrement, parce que je croyais avoir perdu toutes mes chances de prouver mes théories et ensuite parce que Daphné n'aurait aucune explication sur ce qu'elle endurait. Je ne savais que lui dire avec certitude, qu'affirmer. Je n'allais pas non plus évoquer cette mort violente et cet acte terroriste pour fournir un éclaircissement à son mal, même s'il y avait de fortes chances que son état fut la conséquence de ce passé agressif dont elle paraissait avoir été un des acteurs sous les traits de Gorne. Je ne connaissais pas assez cette période de l'Histoire. J'en avais simplement retenu les grands événements et les jours noirs sans pour autant être capable de les développer dans leur chronologie. Ce que nous apprenions en classe nous apparaissait si ennuyeux et cette litanie de crimes qui avaient précédé l'émergence de l'autre monde nous cassait les pieds.

Gorne pouvait-il avoir fait partie de ces fanatiques religieux qui sacrifiaient leur vie au nom d'une guerre sainte ? Était-il du côté des antimondialistes ? Ou alors associé à des groupements de lutte écologiste ? Était-il un opposant à toute forme de capitalisme ou était-il au contraire un agitateur au service de grands consortiums boursiers ? Impossible de se renseigner. Les documents des polices ne mentionnaient la plupart du temps nullement les obédiences de leurs suspects. Dépassées qu'elles étaient par la perversité des systèmes politiques et économiques qui se faisaient la guerre, elles se contentaient de faire le maximum pour préserver la vie des citoyens, innocentes victimes sacrifiées sur l'autel de la terreur.

Gorne faisait partie des victimes de ce crash ferroviaire. Parallèlement, il était donc considéré aussi comme le très

probable instigateur de ce terrible attentat. J'imaginai avec peine, le bougre se farcir d'explosifs, puis prendre le train et presser sur le détonateur entraînant dans sa mort des dizaines d'innocents. Je n'arrivais pas à dissocier cet homme de Daphné et la voyant, si douce, victime elle-même de tourments impressionnants, il m'était difficile de croire en la culpabilité de Gorne. Je ne savais vraiment comment donner suite à mes recherches. Fallait-il que je tente de mettre en évidence des similitudes de passé chez les victimes du flipper ? Fallait-il que j'enquête sur ces corporations de terroristes pour y débusquer un motif d'être, à mon époque cette fois, les cibles de la violence à l'état brut ? Fallait-il que je considère le flipper bel et bien comme le prolongement désastreux de ces actes odieux ?

Gorne aimait la moto. Il conduisait un de ces bijoux mécaniques et avait sillonné quantité de routes sur son Harley. Il me faisait penser à ces chevaliers moyenâgeux. La seule idée du temps que l'on prenait alors à parcourir physiquement de si grandes distances me ravissait. Cette audace du voyage réel, du déplacement, me faisait rêver. Nous, nous restions cotés dans nos maisons, même si aucun recoin de la Terre ne nous était inconnu. Mais où étaient nos grands espaces... Tout cela n'existait plus et hantait désormais les mythologies de milliers de personnes. Gorne était ce voyageur infatigable et sans retenue. Personnellement, j'avais du mal à imaginer Gorne en kamikaze. Pour mieux me résoudre à cette évidence, je printai alors la liste des morts de cette tragédie. J'avais, en faisant le tirage sur papier de ces nombreux noms, le même sentiment qui m'étouffait régulièrement. Cette sensation de lourdeur, d'atmosphère peu propice aux sacrifices, dont les fumées rasaient alors le sol au lieu de monter vers le ciel des dieux.

Le pressentiment de ce qui allait m'arriver, et qui plus est, longtemps avant que j'en aie la connaissance, perturbait déjà

mon système. Je ne voulais pas croire que la chance allait m'abandonner. Pas maintenant, pas à ce moment où s'ouvraient tant de portes. Mon expérience ne pouvait pas s'interrompre déjà ! L'inventaire des victimes était là entre mes mains et je tremblais. J'avais lu ces noms et une émotion étrange, incompréhensible m'avait envahi. Là, en milieu de colonne, le nom de Javir Gorne. Il était coché d'une petite croix, comme si l'on avait voulu souligner encore son décès. Mais la liste ne se contentait pas de fournir un recensement de cadavres. Chaque mort était accompagné encore d'une brève notice sur son état civil, sur le nombre de ses enfants, sur son âge, toute chose fort utile à un généalogiste-verticaliste comme moi. Je voyais mais je ne comprenais pas. Je lisais mais c'était impénétrable... Oui, tellement choquant que je ne pouvais le saisir. Je venais de déchiffrer : Javir Gorne, journaliste chroniqueuse dans des revues de voyagistes. La cinquantaine, célibataire et en séjour d'affaires à Strasbourg.

On parlait de Gorne et c'était la description d'Elie !

J'étais totalement abasourdi. Je ne comprenais pas ; c'était aussi surprenant en fait que de réaliser que je n'étais pas moi-même. Découvrir une sorte d'usurpation de visages, une sorte de montage inversé de pièces dans une mécanique de précision. Je ne pouvais pas être Javir Gorne ! Je ne pouvais pas avoir été cet homme au profil d'oiseau de proie, dont les traits se superposaient si largement à ceux de Daphné.

Pendant des heures entières, cette révélation occupa ma pensée. Avais-je donc la conscience de Javir ? Étais-je l'esprit de cet homme réincarné faussement dans un corps ne lui appartenant pas ? Cette idée d'une sorte de fourvoiement de viandes et d'âmes me déplut et m'offusqua totalement. Et je m'apercevais aussi que rien ne m'aurait plus rebuté que de me retrouver dans la peau d'un de ces doctrinaires de l'action à tout prix. Ce n'était

pas dans ma nature. Je ne pouvais être Gorne ! Je regardais Daphné, essayant de m'imaginer dans sa peau. Quelle épreuve ! Je pouvais admettre avoir été moi dans la peau d'une femme ou dans celle d'un homme. Cependant, je ne pouvais admettre l'avoir été dans le corps de quelqu'un d'autre. J'étais convaincu que chacun d'entre nous formait un tout et que j'étais de ma chair et que ma chair était de moi.

Les heures passèrent. Daphné percevait que j'avais des problèmes. Elle ne disait rien cependant. Elle cherchait à se distancier le plus possible de mes recherches, chose que je commençais à trouver finalement plus sage qu'il n'y paraissait au début. Je me trouvais dans une impasse. Que faire de mes soi-disant découvertes, mes soi-disant certitudes ?... Il fallait passer de l'autre côté de ce mur si je voulais poursuivre.

J'entrepris alors les travaux pour remonter vers Élie, à la source de ce que je considérais encore comme ma propre vie. Daphné, avec sa pertinence habituelle, me déclara un soir que les photos de l'époque prouvaient à qui voulait bien y prêter attention que cette Élie me ressemblait et que cette femme Gorne morte dans le train ne pouvait être le Javir que l'on connaissait. Seule la confusion qu'il y avait eu en qualifiant ce magma de corps pouvait expliquer ce méli-mélo. Enfin, je fis semblant de la croire et je me mis au boulot.

D'abord, je ne trouvai rien de particulier sur Élie. Mais, dès son engagement comme journaliste, il me fut extrêmement facile de suivre sa trace. Chaque déplacement s'accompagnait de textes qu'elle envoyait un peu partout. On appréciait, semblait-il, de lire ses enthousiasmes et ses férocités. Je pouvais inscrire sur de grandes cartes nombre de ses trajets, ses allers et retours incessants, son amour pour l'Italie dont les villes faisaient régulièrement l'objet d'une nouvelle visite. Elle ne parlait que sporadiquement de monuments ou de musées à visiter. Elle

préférerait donner à feuilleter une sorte de journal permettant au lecteur de la considérer comme une parente qui, de loin en loin, lui donnait des nouvelles. Elle lui exposait généreusement ses tracas et ses plaisirs au jour le jour.

Je me reconnaissais un peu dans ses tournures d'esprit. Ses descriptions des sites traversés donnaient furieusement l'envie de s'y rendre. On aurait voulu profiter des mêmes avantages et des mêmes rencontres. Son chemin semblait s'arrêter à Strasbourg en 2007. Dès ce moment-là, plus de traces d'Élie.

Je ne savais que penser de cette situation. La femme qui tenait ces chroniques ne manquait ni de piquant ni d'acidité. Elle avait pourtant toujours une sorte d'ironie désespérante et désespérée. Ce quelque chose qui peut-être traversait le temps et venait me chatouiller régulièrement...

\*\*\*

Alors que je prenais mon temps pour déchiffrer les archives des périodiques disponibles sur les antiques sites du web de l'époque, à la recherche de renseignements sur Élie, Daphné reprenait forces et entrain. Avait-elle espoir que j'aboutisse finalement à une explication plausible des origines de son flipper ? Je savais bien que tout valait mieux pour elle que de se dire qu'elle n'aurait jamais d'explications à ce qui la torturait. Pourtant, son attitude me surprit. Son revirement de position montrait combien elle était avide de guérison et qu'elle me faisait confiance. Les études sur les racines historiques des maladies et des souffrances avaient débuté timidement avec le millénaire, le corps étant enfin tenu pour le grand cahier sur lequel s'inscrivaient toutes les traces du temps. Pour moi, il était hors de question d'imaginer avoir été une fois, ne serait-ce que le temps d'une vie d'ailleurs, Javir Gorne. Je restais Elie, bien qu'elle fût une femme. Cela ne

m'importunait pas du tout. Au contraire. Nous avons tous notre part de l'autre sexe.

Elie avait disparu, un jour de février 2007. Javir Gorne lui, devait être mort dans l'explosion du train Strasbourg-Paris. La description du personnage aussi sommaire que je l'avais trouvée dans les papiers de la police ne correspondait en rien à ce que je savais déjà de lui. En revanche, je croyais reconnaître ma chère Élie dans les témoignages recueillis ! Tout se passait comme si on avait fait une inversion de rôles et de personnages. Je cherchais donc obstinément à mettre en évidence la vie d'Élie, journaliste indépendante, voyageuse et chroniqueuse de magazines et de journaux publicitaires, cet autre moi.

Je savais bien pourquoi j'avais fait remonter mes recherches généalogiques jusqu'à cette époque. Au-delà, je n'aurais trouvé matière à étude qu'au prix d'un labeur titanesque. J'avais donc posé mes limites à la frontière d'expansion de l'internautique. Et j'avais de plus, cette chance inespérée d'avoir à faire à une femme de plume. Ses écrits, aussi variés qu'ils furent, étaient consignés dans nombre de mémoires d'ordinateurs et le grand mouvement de récupération des appareils usagés qui succéda aux premiers engouements pour ces bécanes permit de sauvegarder pratiquement l'essentiel de ce qui avait été publié un jour.

Elie passait le plus clair de son temps sur les routes et ne déposait que rarement sa valise pour plus d'une semaine. Je suivais son parcours intrigué et parfois ému aussi de me rendre compte qu'elle subissait plus souvent qu'à son tour les mêmes tourments que moi. Étonnamment, je ne trouvais aucune trace de son voyage à Strasbourg en 2007. Pas une ligne dans le plus petit opuscule ! Je ne pouvais imaginer qu'elle n'avait rien écrit durant ce laps de temps. Cependant, aucun journal ne retraçait d'une manière ou d'une autre son passage dans la capitale européenne du moment. Seules les archives de la police la mentionnaient. Et



c'est en supervisant encore une fois la liste des victimes de l'horrible fait divers que mon attention fut retenue par des numéros et des astérisques qui démarquaient certains noms. En particulier celui de Gorne-Elie. L'annotation signalait qu'on avait fait un dépôt d'objet concernant cette personne et que celui-ci avait été consigné quelque part dans un entrepôt préfectoral. J'entrai alors dans une forme d'excitation. Moi, le placide, le morne chercheur, l'inamovible tapeur de clavier, je ressentais le besoin urgent d'acquiescer cet objet. Il portait un numéro, le 604 et quelque part, dans quelque cave ou grenier, j'en étais convaincu, il attendait que je le récupère. Au-delà du temps, au-delà de ma forme, au-delà de la simple intelligence.

Daphné me regardait me débattre pour surmonter un problème qui s'avérait très épineux à résoudre. Elle se moquait volontiers de moi maintenant et j'appréciais cette sorte de complicité ironique qui nous reliait et qui convenait si parfaitement à ma timidité, à mes appréhensions. Je ne pouvais cependant mettre entre parenthèses qu'un secret nous avait unis, nous tenait encore et que celui-ci se laissait deviner opaque et peut-être bien délicat et détestable. Nous avons vécu ensemble une forme de violence, la mort peut-être ou quelque chose d'autre dont j'ignorais le sens.

Quand, comment nous étions-nous connus ? Qu'avions-nous en commun ? Pourquoi nos noms s'entremêlaient-ils ainsi dans la disparition et la mort ? Je l'ignorais encore. Parce que si j'avais su ce que cette quête allait me faire vivre, il est certain que j'aurais renoncé.

Nous étions en train de nous rafraîchir quand Daphné entra pour la première fois vraiment en matière. Elle semblait regarder ailleurs comme si elle n'attachait aucune importance à ce qu'elle disait quand elle lâcha :

- Je me souviens de mon grand-père. C'était un homme sévère avec une moustache et des cheveux longs. Il fumait tout le temps, -ce qui nous gênait tous entre parenthèses et surtout ma mère-, une sorte de cannabis qu'il mélangeait à des herbes de provenance amazonienne. Il avait un travail étrange pour nous. C'était un ethnologue ou alors un anthropologue, je n'ai jamais réellement su, je te l'avoue. Il avait un bureau dans un des palais de la cité. Oui, c'était le palais Rohan. Ce bâtiment avait été un musée puis une des officines de la préfecture lorsqu'on avait requis tous les bâtiments susceptibles d'être l'objet d'attaques terroristes. Je me souviens de mon grand-père prétendant toujours qu'il y avait là-dedans des documents à faire exploser les facultés d'histoire ! Mon grand-père s'appelait Sturm Josyp. Il venait de Bohème et il avait le sang des tziganes jusque dans ses prunelles. Il détestait par principe l'Ordre établi mais il le faisait avec une telle rigueur qu'on se demandait souvent s'il ne vivait pas dans un état de contradiction permanente ! Il prétendait que si l'on avait des idées, quelles qu'elles soient, il fallait s'y tenir.

- Pourquoi me parles-tu de lui ?

- Je crois que ton objet est là-bas, au palais Rohan. Il nous faut y aller et le fouiller jusqu'à ce qu'on le trouve.

Je ris. Des entrepôts, il devait y en avoir des dizaines assurément. Pourquoi celui-ci et qu'est-ce qui la rendait si résolue ?

- Pourquoi là et pas ailleurs ?

- Parce que mon grand-père était un indice de la police.

Je restai sans voix. Elle avait prononcé ces mots d'une façon si plate que ça ressemblait à des aveux longtemps retenus. Avoir

été terroriste dans un lointain passé, et puis avouer être de plus la petite fille d'un membre de la Secrète... Elle cumulait les tares !

- Dans le palais Rohan... Pourquoi pas... Si vraiment cet endroit a servi de vide-poches à la police... En effet, depuis maintenant plusieurs dizaines d'années, les lieux sont fermés et je ne saurais pas dire s'ils n'ont jamais été affectés à d'autres tâches... Mais comment ferons-nous pour y entrer ? Comment obtenir l'autorisation de chercher ?

- Que tu es bête Alexis ! On ne demandera rien du tout et personne n'y verra rien d'ailleurs.

- Tu es folle !

Daphné me fixa d'un œil noir. Elle me toisait avec une fierté qui cachait mal sa vexation. Je prenais conscience soudainement que cette femme avait peut-être en elle les rêves de Gorne, les violences de Gorne et que le terreau sur lequel elle prospérait pouvait bien être aussi celui qui avait nourri les assassins d'autrefois.

- Nous irons de nuit. Je connais les portes dérobées qu'empruntait mon grand-père quand il s'éclipsait du travail à l'insu de ses troupes.

- Est-ce raisonnable, Daphné ?

Je n'eus guère le temps d'entendre sa réponse. Elle se leva et dans le même geste qui aurait accompagné l'impact d'une balle sur sa poitrine, elle s'écroula à mes pieds. Le mal frappait à nouveau. Elle accrocha mon regard et je sus qu'elle saurait lutter encore cette fois. Je me tins le plus près d'elle possible. À cette distance où elle pouvait sentir ma présence comme un réconfort sans pour autant qu'elle perde, à ce contact, cette concentration extrême qui

lui permettait de contenir le mal. Plus je la voyais souffrir, plus je ressentais l'urgence d'élucider le mystère Gorne. Mais je devais me rendre à l'évidence, les crises devenaient féroces et ravageuses, décuplant les douleurs à chaque accès. Nous étions bel et bien dans une perspective de l'urgence.

Le palais Rohan. Je me souvenais vaguement de sa cour pavée et de cette grande porte qui donnait sur les mystérieuses salles dont on imaginait sans peine qu'elles avaient abrité mille et une intrigues, mille et une vies romanesques. Dans la vieille ville, à quelques encablures de mon propre appartement. Je me pris à imaginer notre expédition et sans cesse, je butais sur ces impossibles qui encombraient tant mon existence. Comment pénétrer dans cette bâtisse désaffectée ? Comment se diriger dans les labyrinthes qui ne devaient pas manquer de brouiller ses accès et ses étages ? Où rechercher l'éventuel paquet que "Elie/Gorne" semblait avoir tenu entre ses mains quand on l'avait retrouvé mort dans l'explosion ? Les caves ? Les greniers ? Les armoires ? Nous en avions forcément pour des heures, voire des jours entiers. Et je ne voyais pas vraiment comment mettre un peu de sens dans ce projet.

Daphné avait l'avantage de proposer une piste pour poursuivre et comprendre. Ce qui n'était pas mon cas, malgré mon désir de continuer. Si donc je n'avais rien à présenter en guise de monnaie d'échange, j'avais intérêt à me taire. Nous irions dès la nuit tombée, si elle se sentait remise. Je me mis à faire les cent pas. Du coin de l'œil, je surveillais distraitement l'évolution du mal. Et maintenant encore, je me souviens de mon état de quasi-indifférence durant ces moments de douleur infinie. Je n'arrivais pas à avoir de la compassion, comme j'en étais parfois capable devant les chagrins des enfants ou leurs larmes. Obscénité finalement de cet engouement que j'éprouvais pour mes petites

recherches, mes travaux considérés comme primordiaux et ô combien plus sérieux que ce qui se passait sous mes yeux !

La nuit arriva. Daphné était debout. Rien dans son attitude ne laissait deviner les instants qu'elle venait de vivre. Mais rien non plus dans son regard ne laissait paraître l'excitation qui l'habitait, elle comme moi, à l'idée de partir en exploration. Elle glissa sa main dans la mienne et nous sortîmes secrètement dans la ruelle. Le trajet allait être court. Nous étions seuls sur les pavés de la ville. Sur nous, le ciel étoilé et noir, un de ces paysages comme il en défilait sans cesse sur nos écrans, réel pour une fois. Je serai sans mot dire cette main espérant que ma compagne comprendrait combien je percevais sa présence comme un privilège. Bientôt, des pas résonnèrent. Plus loin. Je frissonnai un peu mais rien ne m'aurait empêché d'entrer dans le palais Rohan à ce moment-là.

La cour du palais Rohan était fermée d'une grille. Je le savais mais j'avais oublié ce détail. Autour de nous, il faisait sombre et les réverbères étaient éteints depuis longtemps. Les ombres des grands arbres se découpaient à peine sur le ciel tant ils se confondaient avec la nuit. Quelques rares lumières traversaient parfois les chambres des maisons environnantes comme si leurs locataires processionnaient entre les pièces de leurs appartements, lampes à la main dans l'improbable recherche d'un suspect, d'un voleur, de quelqu'un qui pourrait être l'un de nous deux, somme toute. Oui, je me sentais assez coupable. Daphné m'attira sur le côté du bâtiment et, longeant la Rue du Bain aux Roses, elle me guida vers une sorte d'esplanade qui bordait l'ancien lit de l'Il. Un fossé profond et parcouru de long en large par nos trains cahotants et rouillés. Je plongeai mon regard vers ce rail engoncé dans les armatures de béton qui lui assuraient cette raideur funèbre et désamorçaient tout caprice de

balade ou de vagabondage.

Je mesurais encore combien on avait eu l'intention de mettre la ville sous sarcophage. Strasbourg ressemblait, vue de ce bord de rivage, à un énorme moule lisse et régulier qu'aucun incident n'aurait pu modeler ou modifier. Totalement pétrifiée, minéralisée et ceinturée d'une douve encaissée et de béton armé dans laquelle se mouvaient incessamment des wagons le plus souvent vides.

- Viens, me glissa-t-elle en m'entraînant vers une petite embrasure camouflée par des épines et des feuilles.

Elle secoua d'abord un loquet et puis se résolut à balancer de grands coups de pied contre le métal. Un bruit infernal montait vers les toits. Je donnai le coup de pied qui lui servirait de coup de main, craignant l'arrivée de quelque sécuriseur, armé de sa matraque paralysante et qui aurait eu beau jeu de nous neutraliser. Le portail céda enfin et je frissonnai en découvrant un boyau noir et empli de toiles d'araignées qui lui faisaient des parementures.

- C'est l'entrée des artistes. On la nommait ainsi parce que, par cette dérobade, les princes pouvaient quitter les lieux secrètement ou recevoir à leur guise femmes ou discrets émissaires. Comme au théâtre.

- Comment la connais-tu ?

- Mon père, se rembrunit-elle.

Nous pénétrâmes dans un tunnel ancien mais vaguement modernisé par des éclairages électriques. Visiblement le chemin n'avait pas été emprunté depuis fort longtemps. L'air y était lourd et chargé d'une prégnante odeur de canalisation. J'ai

toujours détesté tout ce qui était humide, les mares, les endroits vaseux, les choses insaisissables pendouillant entre des planches, des feuilles ou des murailles. J'étais servi ! Daphné ne semblait nullement se préoccuper de quoi que ce soit de ce genre. Elle avançait, résolue, décidée, balayant de grands gestes et de coups de bâton les obstacles qui pouvaient gêner notre progression.

- Ce ne sera pas long, fit-elle pour m'encourager. Je sortirai par la première porte ; nous ferons le reste dans les couloirs du palais.

J'avais l'impression de glisser dans des viscères putrides. Les murs étaient couverts d'une mousse brunâtre et suintaient d'un jus dégueulasse. Parfois ces couloirs étaient si étroits que je ressentais une terreur me serrer la gorge.

- Pardon ? répondis-je en me forçant à rester calme.

- Oui, ces souterrains desservent une grande partie des caves et nous pourrions les utiliser pour rejoindre chacune d'elles. On y serait à l'abri des éventuels surveillants mais je crois que tu préfères courir le risque de te faire pincer, plutôt que poursuivre dans ces conditions. N'est-ce pas ?

Je me tus. Il n'y avait rien à dire. J'étais un couard et elle le savait parfaitement. Nous sortîmes en effet peu de temps après, par une issue latérale. Nous nous trouvions au pied d'un grand escalier de pierre, massif et tournant. À notre droite, un accès que Daphné ouvrit sans difficulté. La salle dans laquelle nous entrions avait une forme allongée, presque un corridor dont les parois étaient constituées d'étagères et d'armoires. De toutes parts, débordaient des papiers, dossiers et autres brochures et il semblait y avoir un chaos de tout et de rien invraisemblable.

- Ne me dis pas que je suis censé retrouver quoi que ce soit dans ce genre d'archivage !

- Si.

Je me mis à rire. Toute cette expédition prenait une tournure des plus burlesques. Déjà que je ne supportais pas le désordre, ne supportais pas non plus les façons que nous avions de franchir les interdits, de nous moquer des lois et des obligations, et voilà qu'elle me conduisait là, m'obligeant à des fouilles de voleur dans un borbier de paperasses. Elle me toisa, ce qui m'empêcha aussitôt de protester de vive voix. Je n'ignorais pas que cette situation était en grande partie due à mon propre entêtement et que, sans son aide efficace, je n'aurais tout simplement rien à chercher.

- Chaque caveau recèle son lot de papiers importants et son contingent d'imprimés inutiles et inutilisables. En cela, je ne peux guère faire plus et mieux pour toi. Il n'y a rien qui nous mette au courant du système d'entreposage des infos de l'époque. Il faut donc que nous traversions chaque cellule et que nous tentions de saisir comment s'y prenait-on alors pour organiser la récolte des documents et l'entreposage des pièces à conviction.

C'est ce terme de pièce à conviction qui m'éclaira en premier lieu. Je n'étais nullement venu ici à la recherche de ce type d'objets. Mais soudainement, je compris que c'était forcément une preuve ou un élément constitutif du drame de Strasbourg qui avait été mis en consigne et non un simple objet ayant appartenu à la victime. Il s'agissait donc forcément d'un document des archives judiciaires. Je repris courage. Nous connaissions l'année, 2007, nous avions le nom du témoin ou du suspect et nous savions que c'était affecté à la justice et la police. Nous nous mîmes à



perquisitionner presque avec entrain. Il était dix heures du soir. Nous avons commencé ensemble ce travail. Puis, après une deuxième nuit entièrement consacrée à nos recherches, nous nous rendîmes à l'évidence. Ça promettait d'être interminable. Je proposai alors que nous nous adjugions des secteurs et que nous cherchions chacun de notre côté. Fallait-il que j'en aie assez pour qu'une telle idée me soit venue ! Daphné accepta, bizarrement. Je dis cela parce que, dans une logique de sécurité et avec la menace qui pesait sur elle constamment, non seulement je n'aurais même pas dû songer à ce genre d'organisation mais, elle non plus, n'aurait pas dû approuver. Combien tout cela me paraît maintenant absurde et pourtant clair...

Le palais Rohan formait un vaste carré, composé lui-même de plusieurs bâtiments qui s'unissaient dans une combinaison harmonieuse et élégante. Chaque repousse de cette arborescence était reliée à la fois par les étages et par les caves. Nous avons pu constater que non seulement les structures des celliers se ressemblaient point par point mais que cette configuration se répétait de bâtisse en bâtisse. Toute la rigueur de l'architecture post-classique. Daphné se décida pour la partie Nord et moi pour le Sud. Nous devions progresser l'un vers l'autre et nous avons convenu que l'objet trouvé, nous nous rejoindrions immédiatement afin que nous profitions ensemble de notre découverte.

Cela dura interminablement. Chaque nuit, nous la passions éloignés l'un de l'autre. Je ne sais pas comment Daphné vivait cette expérience. Elle ne tenait pas à partager ses impressions avec moi quand, au petit matin, nous nous rejoignons dans mon appartement et que nous nous endormions dans les bras l'un de l'autre, dans un silence cloîtré. Elle posait alors ses mains en prière sur ma poitrine, collait son corps mince et fragile contre le mien, fermait les yeux, souriait un peu et puis me quittait pour

quelque songe dont elle ne parlait jamais.

Cette quête, qui n'était pas vraiment la sienne, cette recherche effrénée et obsessionnelle qui n'avait pour elle aucune vraie importance si ce n'était de lui fournir une explication hypothétique à son flipper, tout ce que j'avais mis en place pour parvenir à mes fins... je m'en rends bien compte aujourd'hui, tout cela n'avait qu'une mince chose à voir avec l'amour que je croyais servir. Je voulais uniquement atteindre mon objectif, soit avoir la preuve que j'avais traversé plusieurs fois le temps et que les vies se superposent et s'entrecroisent. Alors tout bascula. Le train était en marche depuis trop longtemps.

Nous avions mangé une sorte de soupe de boulettes et des feuilles de varech en salade. Daphné riait. Positive comme toujours. Elle disait qu'elle avait le sentiment d'approcher de notre but, qu'avec de la chance, ce serait elle qui trouverait. L'idée de cet éventuel succès la mettait en joie. Elle parlait de cela comme d'un jeu, d'un pari qu'elle prenait contre moi, comme si nous avions engagé tous les deux toutes nos énergies dans cette chasse et que nous faisons un concours énorme et vital. Je ne peux pas dire que j'ai compris à ce moment-là. Non. Je me sentais simplement anormalement interrogatif. J'étais plus craintif que d'habitude. Une sorte de gêne, comme un animal qui pressent l'orage ou la mort. Mais jamais je n'aurais été capable de mettre à jour la menace par mon intelligence. Mon corps, mon cœur, eux oui, possiblement mais pas mon cerveau qui est toujours aussi peu performant. Nous nous quittâmes donc ce soir-là dans le souterrain. Elle et moi travaillions alors distants d'une dizaine de pièces. Elle m'abandonna sur le seuil d'une porte et poursuivit jusqu'à sa propre place de fouille.

Comme d'habitude, je ne parvenais à mettre main basse sur rien qui puisse m'être un tant soit peu utile. Je brassais des feuilles,

j'éventais des cahiers de poussière avec ce sentiment permanent de le faire sans raison et sans discernement. Des gestes répétitifs qui m'habitaient et que je ne maîtrisais plus vraiment. Les paroles de Daphné me revenaient en mémoire. Je pensais qu'elle avait sûrement raison et que si quelqu'un devait dépister le legs de Gorne, ce serait inévitablement elle.

Plusieurs heures passèrent et dans l'ennui qui me prenait parfois, accompagné de ces coups de pompe phénoménaux que je subissais secrètement, je me pris à songer encore une fois à Daphné. Elle avait eu une joie si claire, une mine d'enfant prête à exhumer son trésor... Je m'interrogeai sur ce qui la rendait si assurée de sa victoire, jusqu'à ce que je comprenne, enfin, que c'était probablement parce que c'était déjà fait. Daphné. Où était-elle, précisément ? Qu'avait-elle découvert qu'elle me cachait comme une enfant qui veut faire sa surprise ? J'étais impatient, nerveux. Je sentais au travers des cloisons et des murs que quelque chose se passait que je devais savoir de toute urgence. Peut-être cela vous est-il déjà arrivé ? Peut-être avez-vous éprouvé, vous aussi, cette impression souvent vague de deviner ou alors cette obsession inattendue qui vous fait repenser à quelqu'un juste avant de le revoir ? Peut-être avez-vous connu cette façon d'être au courant, sans pouvoir dire ni pourquoi ni comment cela se faisait-il ? Cette manière d'être averti de qui vous réclame, vous appelle, de ce que contient un message... Sur le moment vous êtes bien incapables d'éclaircir vos intuitions mais lorsque cela se confirme, lorsque vous voilà en présence de la personne à qui vous pensiez, vous ne pouvez que réaliser que vous en étiez supra-conscients bien avant que cela ne soit mis à jour.

Je me décidai à la rejoindre. Chaque pas avait quelque chose d'irrévocable. Un peu comme le franchissement d'une frontière, d'un couloir d'aéroport. Un peu comme le parcours d'un enfant

à naître. Oui. Étrangement, je repensais à tout ce que je venais de vivre. Je revoyais nos promenades, la façon si particulière que nous avons eu tous les deux de nous choisir, de nous déclarer... Mais je ne savais rien. Je ne devinais pas que les dés étaient jetés, que le drame était déjà joué et que j'allais au spectacle. Lorsque j'ouvris la porte de la pièce où elle effectuait ses recherches, la pâle lumière glissant au ras du sol m'alarma aussitôt. J'appelai et dans le silence blanc et parmi les piles de feuillets et de documents, je la découvris, allongée face contre terre dans cette posture de souffrance qu'elle avait déjà trop souvent dû prendre. Elle tenait entre ses doigts fortement crispés un étrange vieux cahier noir ouvert. Elle me vit. Une onde de douleur, comme une monstrueuse lame cherchant à m'engloutir, m'ébranla.

Je suis tout de suite qu'elle mourrait. Une des pensées dont je me souviens et qui m'étaient venues alors, était que la mort ne lui allait pas du tout. Je m'assis près d'elle après avoir tenté malgré moi de la secouer. J'avais de ces pensées idiotes comme lorsque l'on ne comprend pas, que c'est trop difficile, que l'intelligence ne suit, bêtement, pas. Je me disais aussi que j'allais avoir une sacrée histoire à lui raconter quand je rentrerais à la maison ce matin-là ! Je me demandais encore pourquoi elle n'était pas là et que faisait dans notre pièce cette espèce de corps qui lui ressemblait vaguement. Et puis, je sentis la panique me submerger. Comment allais-je faire pour la ramener chez moi ? Seul. Comment avertir quelqu'un sans pour autant me dénoncer pour vol et effraction ? Comment justifier notre relation alors que nous n'avions ni l'un ni l'autre aucun droit à cette vie-là ?

La mort, je n'y avais jamais vraiment cru. C'était une de ces aventures qui ne touchaient que les autres... On ne mourrait pas dans ma vie à moi. On franchissait simplement des barrières, des portes, des couloirs. On prenait des trains, c'était tout. Daphné souffrait ; je le voyais sur sa face. Elle n'avait nullement le calme

circieux des êtres apaisés. Elle ressemblait à ces images atroces de guillotines dont la tête se froisse dans d'horribles rictus de douleurs et de terreurs lâchées comme les chiens de la meute. Daphné. Je ne croyais pas ce que je voyais car c'était comme si la haine s'était logée sur sa face, comme si elle avait dû mourir faussement et que cela lui avait semblé monstrueux d'injustice et inacceptable.

Comme je la comprenais et combien je trouvais moi-même misérable ce coup du destin qui nous avait donné de nous aimer sans conséquence et à peine le temps de nous apprécier ! Nous devions vivre ensemble. Vivre simplement.

- Pardonne, dit-elle.

Je glissai le long du mur. Pourquoi pardonner ? Pour le fait de partir ? De m'abandonner ? Pardon de ne pas m'emmener ? Pardon ?

- Tout ce que tu veux... Mais je ne comprends pas.

Je ne pouvais rien comprendre encore. On meurt sans le vouloir le plus souvent ! Elle partait et moi qui avais construit ma vie sur l'hypothèse que nous traversions en fait une couche du temps pour nous installer dans une autre, je trouvais cela insupportable, définitivement inacceptable. Mourir. Mourir ? Quelle cruelle aberration ! Je passai ma main sur son visage. Je devais lui faire mal tant je pressais ses rides et m'efforçais de les lisser, comme si cela avait pu lui redonner la jeunesse et que nous pouvions duper le temps, le leurrer sur l'heure, sur le jour, la saison... et qu'à bout d'arguments, la mort allait comprendre son erreur. Dans son dernier souffle, elle me regarda encore. Et puis, je la vis redevenir la jeune fille paisible, douce et de marbre blanc qu'elle

avait dû être. Morte. Daphné était morte et je me mis à pleurer. Je la quittai au matin après avoir incendié les entrepôts de la police. Les flammes avalaient les salles en boules de feu. Rouges, noires, bleues. Cela faisait un bruit d'enfer. J'hésitais à quitter les lieux. Il y avait comme un boulet qui alourdissait mes pieds. Je voyais le corps de Daphné se tordre et une multitude de bras paraissaient s'échapper d'elle et chercher à me retenir. Je tirais comme un fou sur mes chaînes pour m'en sortir. L'effroi me rendit fort probablement.

J'avais pris avec moi le cahier noir qu'elle avait lu avant de s'en mourir. Je savais d'instinct que c'était cela qu'elle avait trouvé, que c'était ce qui l'avait mise en joie durant quelques jours, ce qui l'avait tuée certainement aussi. Je rentrai chez moi et toute la journée, j'écoutai le bruit des véhicules de pompiers, des sirènes, des alarmes générales que l'incendie du palais Rohan avait mis en alerte. Et puis, je me mis à lire...

Daphné est morte. Depuis combien de temps maintenant ? Je me suis mis à marcher, pour extirper encore une fois de mes souvenirs les séquelles du passé. Le présent me saute tellement à la gueule ! Je marche depuis ce matin. La ville entière, toute ma ville ensevelie dans la masse immonde de ce grand sarcophage de ferraille et de verre, depuis cette époque de terreurs organisées. Je la traverse de long en large. Les rues désertes et ce train vert et brun qui transperce les espaces avec juste ce sifflement grinçant... Je cherche à mon tour une réponse. Pourquoi cette rencontre ? Pourquoi Daphné est-elle venue chez moi ? Pourquoi m'a-t-elle suivi dans mon laborieux petit passe-temps de généalogiste ? Quelle prétention avais-je eu alors, à vouloir découvrir le secret de la douleur et de la mort ! Et Daphné m'avait-elle aimé, ne serait-ce qu'un peu ?

Je souffre tellement. J'ignorais la souffrance. Avant, c'était un mot,

un de ces trucs dont on croit avoir la maîtrise, sans savoir. Mais quelque part dans le passé, un certain Javir Gorne devait, lui aussi, avoir ressenti ce que j'endure. Lui, avait dû vivre l'exacte douleur qui me brûle. Il était obligé de savoir ce qui s'était passé, il avait dû comprendre le geste d'Elie. Qu'était-il advenu de lui ensuite ? Je marche dans la cité. Sous mon ciel, il n'y a que des flots de pacotille, de faux orages, ceux d'une vie aseptisée que l'on couve sans relâche. Le plafond est teint parfois, d'un sang rose et noir qui fait comme une large boucle entre le ciel et la terre, un cordon ombilical caoutchouteux et élastique tel une chambre à air. Je n'ose alors plus lever mes yeux vers le ciel tant ces visions me répugnent. J'avance entre les maisons de ma ville. Des voix, de temps à autre, résonnent dans les couloirs de pierre. Je m'affole et en même temps je désire si ardemment que l'une d'entre elles se pose sur moi. Qu'elle m'interpelle à la manière de Daphné. Je me sens si inquiet de moi...

Place Kléber. Tout est vide. Je cherche à retourner Rue Arc-en-Ciel mais sans elle, je ne suis plus sûr de rien. Quand nous mettions tous les deux, la nuit entière à compulsier nos archives... Quand nous étions tous les deux à manger nos maigres repas... Quand c'était elle qui souffrait et que je la regardais... Je ne sais plus ce qui m'arrive et tout, même le jour, change trop vite de couleur. Combien j'ai ignoré la douleur ! Je ne suis pas malade, le flipper ne m'habite pas, moi. Et pourtant, j'ai tellement mal. Le souffle qui me manque, l'impression plus exactement, que l'air me remplit les poumons certes mais qu'il n'en ressortira plus et c'est une pression si forte sur ma poitrine ! J'ai mal. Si mal. Maintenant.

Qu'est devenu Javir Gorne ? J'ai besoin de le savoir. Il me semble bêtement que de sa survie dépend la mienne. J'entrevois comme un croisement... Elie, moi donc, était-elle morte et Gorne alors, avait-il survécu ? Si c'est Daphné qui est décédée dans mon siècle,

cela voulait-il dire que j'allais demeurer vivant ? C'est de cette crainte que je suis habitué. Peur de mourir de chagrin, peur de mourir sans comprendre, peur de me liquéfier dans ce monde que je ne comprends plus et qui ne me dit plus rien. Rue Arc-en-Ciel. Que ne suis-je là-bas ? Que ne suis-je en train d'effectuer mes recherches, tranquille ? Qu'avais-je besoin de connaître mon passé, cette autre vie que je crois avoir vécue, cette autre vie qui me semble parfois si présente encore que c'en est presque palpable.

Je reprends le livre de ma vie. Le cahier noir d'Élie. Je l'ai relu dix fois déjà. Chaque instant de cette rencontre me paraît si familier. C'est comme si j'avais en moi la matrice de ces sentiments-là. Comme si ma mémoire était intacte, chargée à bloc de cette vie-là, de l'intensité des électricités qui la faisaient vibrionner alors. Tout me semble simplement flottant, indécis, imprécis. J'arrive au Pont du Corbeau. Les pendus ne sont que des arbrisseaux sauvages jetant leurs cheveux rouges dans le vide qui surplombe la voie de chemin de fer. Le train arrive. Jamais, il ne change de rythme. Toujours ce mouvement de bielle antique et qu'aucun patin ne freine plus. Lancé sur cette immense perspective. Je passe d'un parapet à l'autre, pour mieux le voir s'éloigner.

Notre wagon. Je le reconnais, c'est lui. J'ai oublié que le convoi fait des cercles, qu'il vire quelque part dans le fond de l'image et qu'il repassera bientôt ici. Il longe le bord du couvercle qui ensevelit ma ville et en creuse l'ornière. Dans une de ces voitures, il y a une part de moi. Il y a aussi celle de Daphné. Où puis-je me remorquer ? Il me faut reprendre ce train et suivre la ligne cette fois jusqu'au bout. Je dois partir. Je dois monter dans la charrette, même si c'est celle de la mort. Je veux respirer le souvenir de Daphné.

Il y a un escalier herbeux, qui s'enfonce vers les voies. Je me laisse glisser vers le quai, presque heureux. Je progresse. Jusqu'à cette



halte aux feuillages de métal incrustées dans ses piliers. C'est là que tout commence et que tout doit finir. Je progresse mais un souffle m'envahit, m'investit de toutes parts. Je gonfle mes voiles. Le vent, l'air, l'oxygène s'engouffre en moi et me balaie. Je voudrais connaître le vide, le calme dans mon corps. Je tiens bon pourtant. Daphné m'attend sûrement. C'est comme ça quand on aime trop ou alors quand on ne veut pas être seul. Je veux croire qu'elle sera là-bas...

Qu'ai-je fait jusque-là ? Sinon marcher, avancer vers elle. Ne l'ai-je pas cherchée dans la peau d'Elie déjà ? Ne l'ai-je pas attendue ma vie durant afin de me croire éternel ? Tant qu'elle n'était qu'un rêve, qu'une part inaccessible de mon imaginaire, j'avais l'immortalité. Mais maintenant, elle-même a traversé la peur. Alors, il n'y a aucune raison que je n'y aille pas, moi aussi. Je m'assieds et je veux terminer d'écrire ma longue histoire. Le silence. Personne, si ce n'est le chemin de fer. Ni oiseaux dans les airs, ni passagers en attente. Juste le silence. Je m'écoute encore. Mon cœur qui bat parce qu'il sait lui, que j'attends quelqu'un. Il sait lui, que je suis là pour quelque chose. Il bat le rythme des exécutions sur les places de fête ; il cogne pour tromper mon sang, à rebours de mon pouls, pour que je m'affole et crie grâce.

Le train. Je l'entends. Il siffle. Le train vert et brun qui tanguent sur le quai 3 voie numéro 5. Je me lève. Va-t-elle surgir de ce côté dans sa robe de laine noire ? Je me sens soudainement calmé. Je fixe le ciel de ma ville noire et rose. La paix est là. Je devine qu'elle arrive. Elle est si proche que je me sens submergé d'un plaisir intense et reconnaissant. Ça y est, je vois le bout de sa chaussure...

\*\*\*

Daphné est là... Elle monte aussi dans mon wagon. Comme c'est étrange... Il y a soudain tellement de monde. Des dizaines de personnes qui nous regardent, nous ignorent ou parlent. Daphné

sourit, elle est plus vieille encore et si belle pourtant. La voilà, dans sa laine noire qu'elle portait toujours, qui me prend la main, me caresse de ses yeux et me murmure : "Oublie, je t'aime". Je ne veux rien oublier. J'ai trop travaillé pour mettre mon passé à jour. Au contraire, je veux tout savoir, je veux tout reconnaître. Elle grimace et insiste : " Oublie... et partons pour la fin de cette terre sans atmosphère, tu veux bien ?" Elle serre ma main et m'embrasse. Ses lèvres ont un goût d'amandes salées. Je ferme les yeux. Je glisse contre son corps et tout dans ma bouche explose alors en feu et artifices. Je brûle. Les flammes. Les fumées bleues et rouges.

Toute la ville crie et hurle de cet instant, de ce baiser, de cette déflagration... "

Cette tentative têtue et opiniâtre de se définir. Ce parcours en forme de va-et-vient, ce mouvement d'aller vers le haut et celui de creuser jusqu'à mettre à vif ses racines... Il y a ce jeu et ce elle qui embêtent...Jusqu'à ce que puissent se confondre enfin l'idée que l'on a de soi et la définition du regard de l'autre...

Cela prendra du temps. Cela aura son coût.

Mais moi sans vous, cela n'aura jamais de sens.

Parce qu'au travers de vous, j'existe et que je suis là pour vous dire aussi.

## **Le carnet noir**

*Le coma n'est qu'une virgule  
qui se rêve en point de suspension.*

Avril 2007

Ma bouche est pleine de tuyaux, mon corps ficelé. Il fait si chaud. Je plonge des heures durant dans des rêves sordides et j'ai le sentiment de m'enfoncer dans un autre monde. De m'enfoncer et de tenter aussi, affolée, de m'en extraire... La peur m'étouffe. Je ne sais, ne peux plus rien ! La langue m'a été enlevée, comme une peau cuite. Oui, la peur m'étouffe. Plus rien de moi ne semble encore exister. J'habite peut-être un autre corps, un autre esprit, une autre vie ?

Et il y a ce cahier noir qu'on a ouvert devant moi et ce crayon tendu... « Vous revenez de loin Madame Elie, ...victime d'un attentat. Tentez de vous rappeler, écrivez-nous, ont-il dit... »

Journal, 20 avril

J'ouvre le cahier. Écrire le journal des souvenirs qui remontent. Pourquoi pas ? Jour après jour quelque chose de plus pour me refaire, me guérir... Oui. Je me rappelle. Je cherche quelque chose, à Strasbourg. J'ai fait ce voyage mais qu'est-ce que je suis venue découvrir là ? Mystère. Des chemins, des rues, les pas faits dans l'espace et le temps. Rien dans cette ville qui me parle de moi. Comme espéré. Rien dans Strasbourg pour me définir un tant soit peu. Cette ville est rose. Non. Elle est noire. Je ne saurais dire pourquoi... Est-ce cette oppressante pollution des voitures ou les restes d'une époque où le charbon s'exhalait dans cette partie du monde ? Partout dans la ville ancienne, je retrouve ce jus lie de vin qui habille les immeubles et je ne peux m'empêcher de trouver cela beau. Qu'importe à quoi tient cette couleur du temps. Je marche. Je marche. Les rues piétonnes et les quais. J'ai presque tout traversé aujourd'hui encore. Et le sens de ma quête m'échappe toujours. Je suis venue ici. Pourquoi donc ? J'ai dû

écouter une voix ou alors des voix... Les résonances de ce mot. Strasbourg ! Un mot rigide, droit, qui file comme un train et freine à chaque gare. Strasbourg ! Strasbourg, tout le monde descend... Les passagers pour Strasbourg Quai 2 voie 7. Quai 3 voie numéro 5. Et moi je l'article sans cesse, Strasbourg, comme une incantation. Un mot de passe pour une porte qui pourrait s'ouvrir ? Une prière ou un rituel ? Je voyage toujours comme si à chaque déplacement j'allais faire une rencontre. Il ne se passe rien en général.

Journal, 22 avril

Me voilà sur le quai St.-Thomas, il y a des gens avec des chiens. Le rouge de leurs gencives me fait peur, et cette manière qu'ils ont de me renifler. Un homme avance, chevelure de statue grecque, ondulée et raide à la fois, peignée en arrière et longue sur la nuque. Il semble sourire. Un peu, je crois. Son chien noir aussi et je vois ses canines blanches. Ne pas fixer son regard... Trop tard, je l'ai dans l'œil. Ce sentiment confus de crainte, de danger extrême, d'incident inéluctable ! D'un coup de laisse, son maître le ramène à lui. Cet homme est beau. Ce simple fait m'apaise un peu. Comme si la beauté allégeait la peur, l'air ou la pesanteur de mon propre corps. Ce n'est peut-être que pour ce croisement quai St. Thomas que je suis à Strasbourg ? Me reste un sentiment particulier d'inquiétude et d'envie.

Journal, 23 avril

Poursuivre en fouillant mes souvenirs. Écrire dans ce cahier... Rue du Bain aux Roses, celle du Bain aux Plantes, Palais Rohan, quai au Sable, je suis à la recherche d'une explication à ma présence ici. J'ai suivi la route, un ordre intime. Je me suis vouée à ce voyage, surtout parce que j'ignore ce qui m'y a poussée. De combien de fards, la cité se poudre-t-elle, pareille à ma ville

intérieure dont je n'arrive plus à m'assurer de l'état de mensonge et d'apparence ? L'architecture de mes rêves hésite entre ruelles flambantes, collines bâties et baroques ou encore canaux profonds rectilignes et rocheux. Mais je ne discerne plus lequel de mes urbanismes est le vrai. Je déambule dans Strasbourg et dans la réalité non plus, il n'y a personne. Du moins, que je reconnaisse. Pourtant Strasbourg n'est pas ma ville et j'y suis perdue comme dans une autre histoire, dans un livre qui n'est pas le mien. Cette platitude m'effraie car j'ai le sentiment absurde de glisser sur une surface verticale.

Je marche dans ma mémoire aujourd'hui, à la recherche de ce qui m'est arrivé autant que j'ai marché dans la ville. Attendre. Attendre sans impatience. Car c'est incontestable. Mais il y a ces étranges nausées que procure la certitude du néant de ma volonté. Cette récurrence de regards plus ternes d'avoir été brûlés d'un boisseau d'étoiles, cette ritournelle de la monotonie. Ces injections à petites doses de drogue pour que je ne doute pas et attende sans faillir. On me soigne si bien...

Journal, 24 avril

C'est l'hiver. Février triste et gris des plaines. Le café Rohan distille du jazz. À deux pas, l'hôtel des Artistes. On croirait à une volonté, et puis sûrement pas. Le vin est doux et pourtant sans véritable saveur. Couleur d'un printemps jaune primevère, auquel j'aspire. Oui. Vouloir occasionnellement sortir du rail. Mais je suis et je suis. J'aspire à de l'air nouveau. Fouler chaque rue de l'île, caresser ces maisons aux croisées de bois, ces bâtisses du XVIII aux lignes austères et encore ces reliques moyenâgeuses adorées des touristes et qui, en putains, racolent les visiteurs pour leur argent. Je vais en rond, des bordures de l'eau jusqu'à la cathédrale, là où j'ai déposé mes bagages, à l'Hôtel Suisse. Un pied après l'autre. Il y a en moi cette attente, cet espoir. J'imagine

des suspensions en gouttelettes de bonheurs et qui se briseront sous mes pas et me tremperont. J'espère un salut, le bonjour d'un être qui aurait attendu cet instant pour se faire reconnaître à mes yeux.

J'entre dans un café, rue des Ponts Couverts. Une bière, un bretzel. Dans ma tête défilent les anicroches, les cafouillages qui m'ont percutée jusqu'ici. Je me vois à divers moments et cette absolue manie qu'a la vie à me traiter de façon légère ! J'ai trop accepté les parures de la victime. Ai-je squatté les sensations, les impressions d'une autre et aurais-je construit ma ville de moellons factices ? J'ai voulu posséder et maintenant je peinerai à trouver un corps et un squelette pour me tenir droite ? Sur la route pavée des Ponts Couverts. En-dessous, les voies d'eau qui s'empalent dans la vieille ville, là où parvenaient sûrement des bateaux chargés de grains.

Journal, 25 avril

Quelques pas plus loin, encore accoudé au muret, un homme contemple la maison détachée du Quai de la Petite France. Des cheveux d'or et de gris, une crinière dégagée en lunettes sur le haut du front. Il ressemble à mon père et réveille les monstres endormis de l'enfance. Je me souviens encore. Des formules que prenaient mes sentiments d'alors. Tout ce qui était inscrit dans ma chair et qui lui avait appartenu ressuscite soudain. Ne me manque que le son de sa voix. Souvenirs. Il plonge dans l'eau. Il y nage avidement et rit de la vitesse qu'il a prise, de son habileté de poisson. Et dans le soleil de cet après-midi, je tremble. Je me surprends à me détourner, à chercher d'autres yeux qui couperaient cette vision ensorceleuse. Dieu est là qui me surveille. Dieu qui fait briller autant ses Enfers que ses Cieux. Dieu qui met des cages dorées entre les enfants afin que jamais ils ne s'embrassent et que jamais ils ne s'aiment. De dos, c'est un

homme inconnu mais sa face cachée a pour moi, ce visage de mon père au sourire doux et au regard amusé... Tout n'est qu'illusion mais je m'approche en frémissant et je m'imagine, surtout pour attiser mon propre tressaillement, que c'est bien un peu de mon passé qui est appuyé contre le parapet et qui va se baigner comme autrefois pour m'égayer et pour que je l'aime.

Journal, 28 avril

Je devine le sens secret de ma démarche. Oui. Je devine : je marche sur le sable du bord de l'eau mais ce n'est pas encore ma vie. Cette lente promenade aux abords des eaux et des citernes de Strasbourg tente de me ramener vers moi. Je me sens chahutée, comme la boue du canal, comme les feuilles ou les détritiques. Je marche pour faire croire que j'avance mais tout en moi recule, se rabougrit sûrement. Ce n'est pas de chercher encore à espérer qui manque ; en effet, je me donne bien du mal pour l'illusion, comme le font les artistes de théâtre. Le voyage dans le temps ne peut pas se faire. J'ai mon habit de momie. Je ne reviendrai pas en arrière, dans cette saison où je me statufiais dans le rôle-titre. Non. Je suis déjà dans un futur funèbre. Le mensonge prend son déguisement de silence. Ne rien dire, ne rien écouter, ne rien sentir. Être comme un esclave nourri, logé. Le mensonge, j'en connais toute l'héraldique et déjà, il ressemble pour moi à cette mystification urbaine, érigée pierre à pierre, par mes soins. Se taire et dormir. Mentir est-ce une forme de savoir-vivre ou de faire-mourir ? Je ne sais plus vraiment ce qui est d'aujourd'hui et ce qui est d'hier. J'ai dû toujours faire semblant d'exister ainsi. Mais voilà, je marche, comme si dans une télépathie puissante, les forces latentes qui prospèrent en moi à l'abri des usures et des érosions, ces forces se bandaient pour me convaincre de vivre, au-delà de ce voyage. Dans cette ville, je n'ai pas ce bonheur paisible qui m'habite quand j'ai des certitudes. Je ne veux cacher



plus personne au fond de moi. Plus de souffrance, de faux partages. Mon corps, depuis longtemps peut-être, connaît son cloître ; il connaît son déambulatoire, le cercle mince et fragile des amis qu'il côtoie à distance et qui, petit à petit auront peur. Et dire que mon esprit, lui qui envisage les décrépitudes futures, les agonies de demain, ma mort si lointaine et voisine, que mon esprit, s' imagine capable de tenir salon parfois encore !

Journal, 1 mai

Je retourne dans ma chambre. Petite pièce au plafond bas et au mobilier de style pensionnat. Tout y est millimétré, l'espace, la place de chaque chose et cette petite table qui m'attend, sur lequel j'ai déposé les plans et les cartes. Enfin un cahier noir et ma plume... Je suis journaliste. Il faut bien que pour une raison ou une autre, je justifie ma présence et peut-être me faudra-t-il alors inventer des charmes inattendus à Strasbourg, un début de semaine ordinaire du mois de février. Je me dois de pondre un papier, que personne ne lira parce que ce n'est ni l'heure ni la saison d'aimer Strasbourg. Ni d'aimer à Strasbourg. Je mentirai. Dans le catalogue de la Choucrouterie, je lis les annonces de spectacles. La musique seule m'attirerait et je me décide à partir à la recherche d'une boîte à jazz ou autre. Je ne connais pas l'emplacement de ce club et combien de temps il me faudra alors pour le rejoindre. À pied. Il faut simplement que je me mette à nouveau en route et advienne que pourra.

Journal, 3 mai

Je marche et je tourne en rond depuis une demi-heure déjà. Je vais au Bistro Piano Bar, rue des Tonneliers. Je ne me rends compte de rien ; je marche et je tourne en rond. Est-ce pour éviter ce moment que je trouve si difficile et qui est celui de l'entrée, de la porte que l'on ouvre ? Instant qui scelle la manière dont les

regards se déposeront sur vous et moment qui détermine ce qu'ils vont vous prendre ou ce qu'ils vont vous donner, ce dont ils vous dépouilleront en une fraction de seconde ou encore les traces qu'ils laisseront en miroir dans la prunelle de vos yeux ? Parce que rien n'est aussi certain que l'issue d'une soirée quand elle se déclare dans la façon d'un premier instant, ce fragment concentrant les sueurs ou les parfums de toute la nuit.

J'hésite et j'évite. Je suis encore à la marche. Et puis j'entre et dans cette atmosphère bleutée, je trouve un coin tranquille dans lequel je pourrai me lover dans la musique du jazz et me dissoudre. Et me dissoudre Tandis que dans la salle les notes azuréennes glissent du piano, je revisite un vieux rêve. Sombre et rose à la fois. Je circule dans une ville morte, une ville qui a perdu ses géographies, une ville enfoncée dans des rues si profondes qu'on aurait dit les tranchées d'un site moyenâgeux.

Journal, 4 mai

Ce qui me frappe, ce sont les lointaines destinations qui semblent être le point ultime de chaque passage. Là-bas, il y a peut-être un but, un arrêt, une maison, quelque chose qui vaille la peine que l'on s'y rende... Des bouquets de perles rouges flottent et font des dentelles anciennes accrochées aux murailles. Sur le quai, un homme en habit de laine noire, voûté et sec attend un tram. Ses mains enfoncées dans ses poches se crispent et quand il me voit enfin, je détourne mon regard parce que ma manière de le dévisager est indécente. Il a l'œil mauvais des repris de justice, des fumeurs de cocaïne mais son sourire est d'une autre douceur. On dirait la mort.

Ma bière est tiède et je grignote des arachides en battant le tempo. C'est une composition classique qui fait la part belle aux solistes. Les musiciens sont jeunes. Ils sont huit. Il y a le gros avec ses lunettes et son air d'enfant trop vite grandi qui tape sur ses

caisses. Le pianiste fatigué et clownesque ; deux guitaristes dont l'un porte une sorte de kippa, une belle femme à la contrebasse et encore un cow-boy qui joue du violon et du trombone. Musiques ethno et jazz à la fois. Je regarde partout, je fouille.

Journal, 5 mai

Un homme est assis près du bar. Je pense que je l'ai senti avant de l'avoir vraiment vu. Ou mieux, entendu, car c'est sa voix qui m'accroche d'abord. Un son étouffé et plutôt rieur. Une voix en suspension dans laquelle, on devine des épaisseurs, ou alors des brouillards et qui surprend quand elle monte parce qu'on ne s'attend pas à cet éclat. La voix qui est l'expression désincarnée et pourtant intense d'une personnalité. Oui. Sa voix me happe, puisque les corps sont impalpables.

C'est un moment connu où tout bascule, un instant que je perçois clairement, celui où je voudrais disparaître, me liquéfier, pour ne me confronter à rien ni personne. Un sentiment de superflu, de vie sans raison, encombrante, encombrée et qui n'a finalement de sens que dans le mot usage. Je fais de l'usage, ce que je produis est utile mais interchangeable. Mon regard traverse l'espace sans accrochage.

Journal, 6 mai

Tuyautée de partout... Les douleurs me rongent et me bouffent. Est-ce toujours mon cauchemar ? Combien d'heures de pénitence, d'heures de patience pour que s'étiolent ces interminables questions qui montent et m'interpellent sans cesse ? Tandis que mes yeux plongent dans le fond de mon verre, que j'essaie d'y lire un tarot de mousse et de bulles, j'entends des mots jetés dans la nuit. " Si ... un accident ... ben je ne dirai rien... Tu dois comprendre, non ? La mort que tu te crois autorisé à donner..."

De mon estomac remontent des vagues dont je ne sais pas si elles sont faites d'air ou de sang. Tout craque doucement et se désolidarise, tout flotte et cherche à s'évader de mon corps. Mes organes voudraient fuir, là tout de suite, cette enveloppe de viande qui pourrait par indifférence être jetée à la souffrance et à la mort. Je me secoue. Il faut chasser ces pensées, celles-ci parmi d'autres et qui me viennent justement maintenant que je me rappelle et que je le revois, lui, cet homme, que je l'entends aussi et que je me sens subjuguée.

Il se retourne. Il est peut-être bien trop maigre, trop gris, trop vieux... Il est peut-être bien trop lisse, trop stupide... Je me détourne. La musique m'immunise momentanément. Je prépare ma fuite. Il me regarde à son tour. J'essaie de tenir cette croisée de lames qui nous surprend. Le mauvais goût de moi revient lentement et je baisse les yeux.

- Tu me connais n'est-ce pas ? demande-t-il.

Je ne peux pas répondre. Je m'enfuis.

Journal, 7 mai

Dans la rue, les peurs se sont éclipsées. Soudain, je me perçois capable de tout, d'audaces et de phrases. De tout ce qui monte dans la nuit et qui ne m'appartient pas. Mon imagination navigue et il me semble alors que cet homme était beau. Je m'étonne de la persistance de son visage sur ma rétine. Je le vois encore. Oui et je peux le décrire. La forme de ses lèvres épaisses et serrées dans les angles, le nez qu'il a fort, le regard qui s'étonne, le cercle de son visage et le gris d'entre deux âges du cheveu. "Tu me connais n'est-ce pas" a-t-il demandé et c'est bien ce qui m'intrigue et que je crois aussi.

Dans cette question, il y avait une réponse peut-être. Est-ce que l'on se reconnaît ? Il n'y a guère d'alternative. Tout le reste qui n'entre jamais ni dans la mémoire ni dans la conscience n'existe

pas dans notre réalité. On connaît quelqu'un parce que le temps l'a permis, qu'il y a un passé et un présent avec lui. Mais la reconnaissance, elle, s'inscrit tout entière dans le moment, un éphémère instant qui tient du tâtonnement de l'aveugle, de la palpation du médecin, du tracé de l'alpiniste.

Journal, 9 mai

Dans mon rêve, je marche, et puis je vole. Je quitte les espaces pour l'espace. Je m'affranchis des lourdeurs et dans un élan singulier, je quitte mes ancrages. Double sentiment de non seulement déstabiliser le corps mais aussi l'esprit. Alors viennent les vertiges. Dans mon rêve, même les couleurs dansent et la lumière épaisse désarticule la profondeur de champ ; ombres disproportionnées et colorées, planes estafilades, et encore comme un chemin vertical vers un lointain ciel.

Journal, 11 mai

Qu'il fait froid dans ma pelure dont les boutons se sont échappés ! Quelques papiers, une ou deux feuilles, et voilà que le vent griffe ses traces sur la place de la cathédrale. Petits outils pour sculpter et fendre d'une graphie l'esprit de l'air. Ces zébrures qui tournent à terre, ces hachures dans l'auréole des arbres... je vois le vent. Ma marche s'y inscrit ; je marche et je danse emportée dans un tourbillon. Dans mon rêve, mon envol à nouveau.

Derrière moi, un pas de cuir sec. Le claquement d'un manteau battant ses grandes ailes noires. J'entends ce bruit qui suit mon rythme, qui respire sur mes propres marques. La peur monte, l'attente aussi bizarrement. Je me sens avide de sensations, ridicule et misérable à la fois. Me suit-on ?

- Pardonnez-moi... mais...

L'homme est là.

Journal, 13 mai

L'homme est là. Je ne peux rien dire. Envie ou besoin que le silence se charge de l'écart. Sentant venir un de ces moments où ma main et mon esprit se frôlent et s'entremêlent, je suis prise dans une pulsion de fuite et de mise à distance. Je me terre dans ma nuit et dans le fond de ma gorge. Pourtant, contrairement à d'autres fois, là je me sens attentive et lucide à chaque souffle. Je me retourne et je le regarde. Je crois nécessairement le reconnaître. Il sourit, énigmatique. Peut-être détient-il le secret de nos liens et me le cache-t-il ? Car il semble s'amuser de mon interrogation. Je me tais. Sa voix sort à nouveau, voilée et rieuse. J'entends sa mélodie. D'évidence, je la sais par cœur.

Il dit s'appeler Javir.

Drôle de nom qui escamote ses racines et, dans ses yeux non plus, je ne saurais lire d'où il vient et les lignes de son histoire. Il est là à Strasbourg, dans cette ville d'Europe, au carrefour de toutes nos races ! Qu'importe le départ, il semble être arrivé. Il me parle, me charme autant de ses silences que de ses phrases. Il ne demande rien de moi et semble tout savoir. Du moins est-ce ce que je crois. Je ne me connais plus. Jamais le temps ne m'a paru si urgent, si nécessaire. Y-a-t-il des raisons d'attendre, de remettre à plus tard ou encore d'hésiter ?

Journal, 14 mai

Je progresse maintenant à ses côtés. Il avance vite d'un pas athlétique et souple sans prêter attention à ma difficulté. J'en viens même à me demander si ce n'est pas le moyen qu'il s'est choisi pour me larguer. Mais je m'accroche, décidée et têtue. Je peine car je sens parfois en moi une sensation de mort imminente. Elle vient en houle douce me prendre à l'estomac et s'infiltrer dans ma fibre pour y semer sa dérision. Je poursuis cet homme que j'ai trouvé attirant, que j'ai trouvé bêtement, comme une pièce sur le

sol ou un journal à la gare, comme un objet même pas précieux et qu'on aurait égaré pour moi dans cette ville bizarre. Je veux croire que c'est le hasard ou mieux le destin qui a mis mes pas dans les siens. Rien ne saurait me distraire de ce chemin sur lequel il me précède d'une foulée.

Javir n'a rien de particulier. C'est un homme ordinaire mais comme chez bien des gens, il suffit d'un détail pour que le cœur s'emballe et que s'ensuivent les désirs les plus âpres. Je le regarde de dos, et à chaque fois que j'y réfléchis, je me demande ce qui m'aimante ainsi. Il n'a même pas la jeunesse pour lui. Nous sommes à nouveau dans un bar. Rouge sang la moquette et les murs et vert sombre, le mobilier. Je recherche le calme et ne veux rien d'autre que me sentir à nouveau moi-même. Mais il parle en fouillant le fond de mes yeux et il semble comme s'allumer du plaisir de ma présence. Je me dope de ces lumières. Que fait-il quand je ne suis pas là ? Que pense-t-il ? Qui aime-t-il ? Comment ? Pourquoi ? Les questions stagnent en moi.

Journal, 15 mai

Inutile de prospérer dans cette direction. Je vois mes ombres dans les vitres, je vois mon regard serré dans l'eau de la nuit et me voilà rendue à moi-même. Montent les mélodies du requiem de Fauré. Javir n'est plus qu'un passager dans le couloir d'un wagon. Je le vois. Je le regarde et toutes mes interrogations me sont rendues. Le charme est brisé.

- Franchement, n'est-ce pas qu'on se connaît ? dit-il.

Il semble se troubler. C'est l'espace de cette hésitation qui m'attrape à nouveau. Je le vois, ses sourcils se froncent sans sévérité, ses mains se joignent plus fortement, se frottent un peu. Cache-t-il une douleur, un désagrément, un souci ? Cette densité qu'il prend soudain me ravit. Il a une vie, une vie ! C'est la première chose qui me vient à l'esprit. Bonheur.

Javir Gorne. C'est le nom qu'il m'offre. Avec difficulté. Comme s'il usait souvent de faux noms, de prétextes et que, pour une fois, il devait dire vrai. Ces mots semblent à eux seuls durs comme des pierres mais je devine que, s'ils me sont parvenus, plus rien ne sera pour moi comme avant.

Journal, 17 mai

Javir. C'est le prénom d'un romano, d'un homme des steppes ou du voyage, d'un de ces êtres séchés sur branche et qu'on ne peut vraiment détruire. Il n'y a pas de flanc mou, pas de tissu lâche dans lequel les piques des toreros pourraient entrer. Tout est noué de cuir et d'os. Et même l'odeur qu'il exhale, est tannée des essences caillouteuses des routes. Son regard parfois passe des murailles. Il semble revisiter des sauvageries ou des horreurs. C'est ce qu'on lit sur les visages des gens interlopes, des visiteurs de bordels quand ils se remémorent leurs désirs inassouvis. Ou alors, les hantises des soldats. Dans ces secondes-là, il n'est plus dans ce bar et je l'observe avec d'autant plus de liberté que je le sais absent et qu'il ne réagit pas plus qu'un brouillard chimérique. Il est comme ceci et puis encore autrement, quand il tend l'oreille, quand dans ses yeux, je vois cette fois-ci l'innocence et l'extraordinaire puissance d'étonnement qu'il a encore. Il rit de mes paroles pourtant banales, ou alors il me ridiculise avec acidité face à trop de naïveté. Je suis assise dans un bar rouge et vert et il y a à mes côtés un certain Javir Gorne. Quoi d'étonnant ?

Journal, 18 mai

Un inconnu. Un inconnu pour lequel je m'appête à baisser ma garde. Il boit de la bière, se moque parfois trop fort, s'exclame à faire se retourner tout le café. Mais il sourit presque tout le temps et je ne sais plus trop ce que c'est que cette fête soudaine, ce bienfait.



Javir Gorne me réanime et je le laisse faire. Parce que, peut-être bien, jamais un être ne m'a paru plus impossible à aimer.

Journal, 18 mai / avant la nuit

Voici l'aube.

Je me remémore les instants de cette nuit, j'en prends la moelle, je suce mon os et je recommence. Combien d'heures ai-je laissées dans ce bar ? Combien de pensées échappées de ma bouche ? Combien en ai-je trop dit ? Combien pas assez ?

Sous l'auvent de l'Hôtel Suisse, il s'est penché vers moi. Et j'ai aimé le goût de sa langue. Alors, jamais un être ne m'a paru plus facile à aimer. J'ai dormi. Je ne sais plus si j'ai rêvé ou si j'existe telle que je crois avoir été. Mon imaginaire prend tant de place que je m'interroge sur ma propre existence ! Je suis là, à Strasbourg, pour faire un papier et promouvoir cette ville pleine comme un œuf, cette ville qui se veut européenne et qui couve son racisme et sa xénophobie pour mieux les faire grandir. Je suis ici, à ce petit bureau improvisé et je pense à Javir Gorne. Assurément, rien ne s'est passé. J'ai besoin de rompre cet élan que je sens pousser en moi. Il ne s'est rien passé. Je dois réfléchir à cette peur qui me prend, à cette manière de détruire en moi ce qui surviendrait et ouvrirait la porte. Je sais que je veux m'enfuir. Aujourd'hui je vais avoir tant à faire... C'est ainsi que dans ma tête, je renvoie les problèmes.

Tandis que je bats le rappel de mes troupes, le goût salé et d'amandes de son baiser me surprend à nouveau, cassée sur mon lit vide. Tout le souvenir de Javir Gorne aspire mon énergie. Je voudrais exister mais je suis Élie, chair mutilée, tuyautée de partout et flottant entre deux univers.

Journal, 20 mai

Dans l'après-midi, l'immensité de la ville m'étonne encore une fois. Je marche mais finalement ce n'est que pour fuir cette chambre à laquelle je me sens attachée. Comme si elle pouvait abriter quelque chose, comme si elle pouvait à la fois me protéger de moi-même et m'offrir l'occasion de le revoir. Je marche mais si je crois le deviner à l'angle d'une rue, je prends les traverses.

Plus j'avance, plus je sens le poids de mes épaules et la lourdeur de mes jambes. Plus la terre me pèse. À l'intérieur de moi, l'alarme sonne, la tristesse se met en route et lève ses armées. Elle enveloppe mes poumons et mon estomac, serre ses tenailles sur mon plexus. Je sens que remonte l'incompréhension de mon propre sens, ce que je dois, ce que je suis.

Comment se fait-il que de telles infections naissent entre mon esprit et mon corps ? Devant les tisanes des Tea-rooms, toutes celles que je boirai cet après-midi, je vais écrire. Je pourrai remplir de nouvelles pages encore sur le monde qui m'échappe et ce qui recommence ainsi sans cesse. Tout et rien. Remonte encore la présence palpable de la nuit qui absorbe les mots sans qu'ils ne percutent rien, engloutis dans un trou noir cosmique. Sur les pavés glissants des rues anciennes, je me traîne, l'âme en bandoulière. Je connais tant de façons de mépriser la vie. Si peu de la rendre meilleure. Seuls nature et paysages peuvent me dissoudre et dans cette ville, le bord de l'Ill m'offre soudainement un lieu clos entre deux courbures pour respirer et chasser les démons.

Journal, 23 mai

Je voudrais jouer de la musique ou encore peindre. Combien ce serait favorable à mon oubli que de métamorphoser ces sentiments obscurs et noirs plutôt que de les incruster ainsi au fond de moi et de leur donner tant de saillie. Je voyage. Invariable exploration qui est l'expression la plus mystérieuse du

besoin de me poser et d'arrêter ma marche. Là, j'ai le sentiment de refermer la boucle des périples. Je me sens soulagée. Javir Gorne existe.

Ce n'est pas une apparence. Il est remarquable de cette étincelle qui donne du modelé et de la profondeur à sa propre lumière. Peut-être bien aussi de cet effet de miroir qu'il semble produire, comme si de son seul regard je pouvais croire en une totale appréhension de ce que je suis. Vivante. Un vieux rêve au fond ! N'avoir plus besoin de fournir de paroles car tout de nous serait lisible, aurait été lu. Un mot de plus ne serait que redondance et rabâchage. Un cahier ouvert ?

Il semble me connaître mais j'ignore tout de lui. Malgré mes efforts pour le cerner, je ne peux rien savoir. Mon intuition ne m'est d'aucun secours. Il y a seulement cette faveur que je pose sur ce qu'il représente. Est-il cet étranger, ce voyageur que je crois ? Pourquoi donc serait-il de mon camp, de ma naissance ? Sous mes pas, la ville rétrécit. Je circonvolonne. Avec mes promenades antérieures, j'ai fait le tour de la vieille cité. J'oblique et je veux rejoindre la ville neuve. J'en ai assez de tant de pierres, de colombages. J'en ai assez de ces fenêtres étroites, de ces vitrines dans lesquelles je me vois.

Journal, 25 mai

Musée d'art moderne. Quelle terrible bâtisse ! Chaque pas y résonne mais d'une façon vite étouffée car jamais les sons ne semblent pouvoir en frapper les sommets. Tout ici me dépasse. Il y a l'air, la longueur, la hauteur... Comme si l'on avait voulu me démontrer la froide grandeur des arts contemporains. Comme si l'on avait voulu me contraindre à l'humilité. Comme si je devais savoir et admettre qu'il y aura toujours des choses qui me dépasseront. Une dimension qui rejoint la divinité et la foi. Je glisse de salle en salle et je retrouve un semblant de sérénité. Car

si l'entrée m'a mise en cathédrale, très vite je suis touchée de la douceur de l'atmosphère. Ce bâtiment est un vaisseau en route dans l'univers. Il flotte dans le temps et peut-être bien ne prend-on de risques qu'en en ressortant et en quittant cet espace serein ? Le penseur de Rodin. Le volume intrigant d'un corps gigantesque. Ce qu'il faut de chair pour supporter la fragile évanescence d'une idée ! Je vois ces cuisses énormes, ce dos charpenté et puis dans l'expression perplexe et angoissée de son visage, l'inutilité de cette puissance face aux questionnements. Et je me dis bêtement qu'il n'y a peut-être que dans cette chair que la question peut trouver sa réponse. N'est-ce pas dans nos entrailles, sur le velours de la peau que se meurent les angoisses et les éternelles remises en cause ? Bouclerai-je vraiment l'image que je suis censée former ? Puzzle et bijou. Quand tout sera-t-il définitivement inscrit ? Je crois entendre le roulement des tambours d'un cirque et encore le tangage d'un accordéon marquant le passage de romanichels. Chagall. Chaque tableau me parle de mon entreprise et ce ne sont que couleurs et volume. Je relis mes émotions, et plus que tout vocabulaire, ce trou béant de bleus, de noirs vivifiés d'or parfois, exprime d'un jet, l'entier de de mes peurs. Je reste perplexe et fatiguée de prendre conscience du combien de temps, combien de ratures, combien d'essais loupés me faut-il à moi, pour peindre de mots imprécis un coin de mon cerveau. Tandis que là, sous l'apparence de la facilité, l'exacte représentation de mon corps et de ma pensée désunis.

Journal, 27 mai

Peut-on faire faux, de ne pas agir au bon endroit, au bon moment ? Je vis de cette douleur qui échafaude en moi ses mystères. Je survis. M'y suis-je finalement tant habituée que je ne saurais persister sans elle ? Me suis-je construite autour d'elle ?

Suis-je l'enfant de mon chagrin comme ces plantes tondues, taillées et qui prospèrent dans des directions imposées sous le sécateur ? Il y a de tout ça en moi. Et aussi une aspiration intime à vivre.

Je me déplace en pion sur le damier de la cité. L'aspect de coquillage de la ville ancienne fait songer aux labyrinthes. Je circonvolette. Dans ma danse lente, le mouvement d'aller en avant puis en arrière des malades mentaux, me berce et je sens le calme revenir. Je remonte à la surface. Oui, à nouveau choisir un chapeau, lire la carte du menu, fouiner dans les vieux magasins ! Graduellement, je m'impose un choix de pensées, de gestes indispensables et je fais la curée de mes entrailles. Que les chiens achèvent de nettoyer tout ça ! Je veux me promener en paix !

Journal, 28 mai

Sur les murs de la ville, les slogans de la droite extrémiste préparent les électeurs à leur devoir citoyen. Partout, le visage gras et double d'un leader politique. La haine de l'étranger s'inscrit en feuilles bleu, blanc, rouge. Dans Strasbourg, ville de l'Europe, le drapeau de la nation flotte à grands martèlements de toile. Et moi, ressortissante d'une alpe recluse, d'un coin sans audace de la Terre, je promène mes états d'âme sous le ciel rougeoyant d'une simili Atlanta hollywoodienne, pourtant bien de chez nous et tristement actuelle. Je sens dans chaque bribe de discussion agrippée au passage que toute l'animation ici exprime ce prochain vote. Les esprits s'échauffent, le fiel se mêle au vin, les fouets claquent et chacun balance son commentaire.

Je n'ai pas le courage d'entrer en matière. Leurs mots, leurs arguments m'angoissent. Je sens battre mon pouls comme sous le coup de pierres et de crachats. Il y a tant d'âneries, de malveillance. J'encaisse chacun de ces mots. Ils se glissent au fond de moi pour y tourner comme du lait qui caille. Et je me

remplis de cette bile jusqu'à en être empoisonnée. L'envie de fuir, de disparaître mais aussi celle de franchir pour une fois l'interdit suprême : injurier l'autre, le traiter de connard, de crétin, d'empaffé, de petit, de miquelet ! L'ordure que je voudrais vomir me reste dans la gorge. Plus elle remonte, plus ma bouche se remplit et moins j'ose, car je sais la violence du jet, et la laideur de mes termes quand ils veulent salir l'autre.

Je cherche de l'air ou encore une musique qui me viendrait de l'intérieur pour laver tout ça. Assise dans un café de la place Gutenberg, je tente de me distraire de l'attrait morbide des conversations voisines. Et ma tête pivote. Là, sortant d'une rue en long couloir, il arrive. Il vient vers mon coin. Je devine que je l'ai guidé vers ici de mes magnétismes internes, de toute ma pensée. Javir Gorne. Quand il entre, il m'a déjà vue. De l'autre bout de la place peut-être bien. Il se comporte comme si nous avions arrangé ce rendez-vous, comme si nous en avions choisi le lieu et l'heure. Il tient un journal sous le bras, allume sa cigarette tout en souriant. Il est à quelques pas maintenant. Je me demande simplement quelle réaction il me jouera. Fera-t-il mine de me découvrir, feindra-t-il la surprise ?

Mais il sourit seulement comme quand on a misé sur le cheval gagnant ou le bon numéro. Dans ses yeux, l'amusement de voir ma tête si absorbée par son arrivée. Je ne sais quelle attitude prendre. J'hésite à duper à mon tour.

Journal, 1 juin

- As-tu aimé le musée d'Art moderne ? lâche-t-il en s'installant sur la chaise d'en face.

Je suis bouche bée. Dans ma tête, les questions les plus incongrues se bousculent. M'aurait-il suivie ? Il a un air si sérieux maintenant. Je voudrais proposer mille et une références, pour attirer son attention, me dis qu'avec de l'érudition... Mais je

devrais savoir qu'aucun homme se faire moucher. Il a ce physique ibère qui signe le vrai macho ! Je ne me risque pas plus avant ; déjà je ne sais plus ce que je sais. Je regarde par la fenêtre. Le froid se lit partout. Les gens qui se serrent les uns près des autres ; le vent qui tague les branches; cette buée givrée sur les vitres des voitures.

Je me prends à goûter au silence. Alors que paradoxalement le mutisme m'étouffe, qu'il m'entoure de ses remparts, borne mon intimité sans qu'il me soit permis de me dévoiler ! Le silence comme secret, le silence comme clandestinité, le silence comme mise au secret. Gorne est là, face à moi et à cause de cette proximité, je ressens plus vivement encore ma solitude, probablement parce qu'à cet homme je voudrais être capable de parler et que je n'en pourrai rien. Oui, je goûte le silence, mon refuge face à cette déferlante d'émotions diverses, le recul qui me permet de prendre de la hauteur. Je laisse l'homme faire ses choix, le tri de ses propres pensées ou de ses intentions. Je ne suis plus là. À proximité et pourtant beaucoup trop loin maintenant. Je formule mentalement mes questions et de les entendre résonner à l'intérieur de moi sans qu'elles franchissent le mur de mes lèvres m'éloigne encore de lui. Je me réapproprie mes peurs. J'ai le temps de me redessiner telle que j'ai toujours été. Indisposée. Il insiste.

Journal, 2 juin

Qui je suis, ce que je fais et le pourquoi et le comment. J'ai le sentiment bizarre qu'il a des critères, des coches à remplir dans son test de magazine nunuche personnel. Le poisson est-il taureau compatible ? Le brun s'entendra-t-il avec la blonde ? Ce genre de stupidités qui feront aussi souligner des dates de naissance ou des formes de visages pour déterminer des affinités, des liens possibles ou à éviter. Gorne fait son relevé

topographique. Il prépare le tracé de son itinéraire. Par où, jusqu'où... Je voudrais tricher mais comment savoir ce qui sera à sa convenance. Je tente quelques flagorneries mais je vois bien qu'il ne sera pas dupe longtemps. Je vais devoir être moi-même. Je pousse donc maintenant mon portrait jusqu'à la caricature. Je force sur mes mauvais penchants. Il ne prête pas la moindre attention à mes descriptions. Parfois seulement, il m'interrompt et d'un sourcil, il semble rétablir tous les ponts que je m'évertue à pilonner. Combien de vibrations oubliées ? Tout ça dont je n'arrive pas à cerner les contours. Ce "ça" qui est en moi, aussi imprécis que voleur.

Journal, 3 juin

Javir Gorne est là. Trop près.

Il pourrait prendre ma main, allonger son bras. Ma peur aussi est là, lui si proche que je sens son odeur. J'imagine avec crainte ce qui pourrait se passer si mon esprit se souvenait, un instant, se souvenait de ce qui me lessive, me tord et me dessèche. Tuyauté de partout...

Il sourit toujours.

Gorne a une idée derrière la tête, une idée de moi, une idée pour moi. Je me laisserais presque aller. Ou alors guider, conduire quelque part. Je me sens fébrile ; le flou s'est encore emparé de mon esprit. Tout tremble. Je marche en ivrogne. Je pense en aphasique. Ma planète est trouée de mille et un petits cratères sur lesquels je saute à cloche-pied. Moins longtemps mon talon reposera sur le sol et moins il y aura de séismes.

Journal, 4 juin

Je me raccroche à nouveau à ce qui se passe dans la rue. Aux bâtisses, au tram, aux basques de cette vieille qui tire son caddie. J'évite de le regarder, j'esquive du mieux que je peux sa présence.



C'est quelque chose que je sais faire. Mais Gorne me rattrape sans cesse ; il me ramène vers lui comme une balle de flipper. Il me questionne, me scrute et si son sourire n'est pas toujours convaincant, son regard m'extirpe de moi-même. Et je vais cogner contre les murs de ma chair pour rebondir encore. Je ne sais quelles explications je pourrais donner à mon attitude. Je suis seulement consciente que ce n'est pas comme ça que l'on existe. Gorne m'observe maintenant dans un long silence. Je voudrais tout arrêter et reprendre à zéro cette rencontre qui s'embourbe. Je voudrais que le reste de l'univers disparaisse et pouvoir contempler ce visage et ravir ces détails qui me le rendent important. Tout est possible dans ma tête et presque rien dans ma vie. Je fuis la réalité pour en imaginer une autre toute semblable mais qui n'aurait pas ce faux goût qui traîne dans ma bouche. La vie est presque parfaite sauf ce détail qui me donne l'impression de n'être qu'un reflet. Mensonge et ectoplasmie.

Journal, 6 juin

Cette transparence, je me vois la tricoter des fils de mon destin, depuis cet imbroglio d'épouvante quelque part dans mon inconscient. Chaque souvenir exacerbe les autres. Peut-être la haine monte-t-elle en moi ? Qui est Javir Gorne ? Tandis que je refais mentalement mes éternels chemins de traverse, que j'arpente mes terrains favoris, lui toujours sourit. Il égrène des phrases douces ; il possède la langue et le cœur qui va avec. Il a l'air sincère. Je le vois. Est-ce moi qui suis là ? Moi que l'on respire, moi qui mets de fines larmes au bord de ces yeux ? Il parle et il n'y a pas de meilleures armes pour me fléchir. Au fond de ma tête, retentissent mes refus, mes résistances. Mais de moins en moins. Prendre sans savoir. Oublier cet étrange désastre. Je suivrai ce Javir Gorne. Ce sera comme un premier rendez-vous.

L'homme est d'un naturel confondant. Jeans et blouson des gens d'action. Dans la poche intérieure de sa veste, des bouchons de plumes et des papiers de toutes sortes. Je le remarque car plusieurs fois déjà, il a mis la main sur l'un ou l'autre de ces documents qui semblent très importants. Un numéro tout à fait au point. Je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi il jette son dévolu sur moi. Son regard ne peut pas mentir au point de me leurrer si profondément. Je n'ai d'ailleurs aucune envie de savoir. Que m'importe qu'il m'aime, me désire ou ni l'un ni l'autre. Il est là, et moi face à lui, je me sens revenir.

Dans la chambre lisse, dont la fenêtre jette son œil dans les combles d'un palais.

Journal, 7 juin

Je me tiens longtemps au bord de ce cadre. Je lorgne les volets nécessaires, les persiennes à peine closes, sans être ouvertes. Juste l'espace de coulisser vers des architectures insaisissables, échafaudées pour le rêve et mes imaginations. Et se profilent le dos et l'ombre de Gorne. Il suit quelque parcours fantomatique. Je vois le balancement de son pas, l'appui qu'il prend contre un pilier et son pied qui se plie dans une révérence courtisane. A-t-il vécu dans ces mansardes ? Est-il là, lui aussi à m'envisager et à conjecturer un avenir ? Car en profilant ce passé fictif, c'est bien mon futur que je dessine.

La tourmente m'entoure. Je me surprends à m'inventer un début d'histoire, un milieu, une fin. Comme je sais que j'ai rêvé de lui, possiblement, et que le résidu étouffant de cette présence volatile laisse en moi des bancs entiers de brouillard, des vapeurs tiédasses de hammam dans lequel nous suffoquions l'un et l'autre. Il n'est pas de mon encre. Je le sais. Lui est vrai ; ce n'est pas une illusion. Tout ça n'est qu'un édifice mental de plus, comme ce palais Rohan que je contemple stupidement. J'épaissis

cet homme de fantômes ! Il a l'apprêt de mon propre besoin. Ce ne sont que des parures dont je l'affuble pour me satisfaire.

Journal, 8 juin

Gorne ne peut contenir ce flux de rêves. Je suis seule et quand bien même il aurait juste posé sur moi son échelle de valeur, je suis hors critères. Pourtant, mes cordes aiment ce chant. C'est ainsi que je justifie les fables et que si je n'ai pas d'existence, je peux en tirer le droit de m'inventer une vie. Dans la tiédeur des coussins, je sais le berceau des élans chagrins des cœurs ventouses. Gorne n'est-il que l'un d'eux ?

Je ne peux que m'aviser des portes qu'il peut ouvrir, de la façon dont il pourrait percer les cadenas. Serait-il homme à comprendre le secret des attaches du corps et de l'esprit ? Il a sa propre manière de se rire de tout sans se moquer de rien. Cette connivence que je devine, si elle devait grandir, me le ferait considérer comme amarré à moi-même. Dans la chambre, les miroirs couvrent les murs. Pas d'endroits par où s'échapper. Gorne entrera et se tiendra contre la paroi à poursuivre ces images. Il faut que je sorte d'ici, que je m'enfue au plus vite avant que, coincée dans cet aquarium, je ne sois obligée de prendre la tasse. Je plonge dans un escalier dont les marches étroites et les murs crème semblent avoir été étudiés pour le minimum d'espace.

Je tombe dans le fond du couloir. Il rit et dans ses yeux cette lueur qui est bien la seule onde que je tolère. Sans elle, je ne serais qu'une passante. Vibrato de la lumière, tonalité tremblante et muette qui fait entre nous comme un tunnel. Au bout, la lumière. La vie qui se lève, la joie qui s'inscrit, la liste des mots prononcés pour me guérir. Il se tait encore et je comprends son silence. Il me frôle à peine mais ne me lâche pas. Il me retient entre ces murs et j'entends ce souffle fort qui descend du ciel.

Journal, 9 juin

Tout prend soudainement des dimensions théâtrales. Quand nous sommes en train de tisser des trames et des chaînes, chacun de notre côté. Il me propose de manger quelque chose. Je voue aux nourritures terrestres des vertus révélatrices. À peine décidés, que déjà nous entrons dans une petite salle. Tout y est en raccourci. Fenêtres, pièce, hauteur du plafond, c'est la maison des nains. La façon d'apprécier les mets en dit beaucoup sur les gens. Gorne s'installe avec l'assurance d'un homme prêt au dégrafage. Il a diablement faim, dit-il. Je le regarde choisir son menu. Il cherche une harmonie, envisage des combinaisons mais surtout tente de profiter de toute la palette des couleurs de la carte. Il me zieute de temps à autre. Oui. Je passe un test, je le sais. Je lui en veux un peu. Il ne comprend pas que je ne prêterai d'attention qu'à son art de converser ou d'écouter. J'estimerai le fonds, plus que la forme. Cherche-t-il à se plaire ? A me plaire ? Quelle attention, quel intérêt ? Tout ça qu'on ne lit pas dans la mie de pain ou la sauce poulette.

Journal, 10 juin

Gorne s'est mis à me raconter des histoires de voyages. Il parle de la France et des froidures du Nord. Parle de la Belgique, du bord de cette mer hésitant entre vigueur et douceur ; de cette façon glacée qu'elle a de vous mettre en chaleur, de l'intérieur. Il dit la sensation de la route en perspective et filante. L'appel d'air des dépassements fulgurants. Il connaît tant de villes, de vieux quartiers, de sortes de vents, de goûts au ciel. Et puis, il parle de Bergame, de la fascination qu'il a pour cette cité. Comme si là-bas, il avait laissé un peu de son âme. Je l'écoute. Il y a ces voyages et encore l'autre. Ce chemin absolu, vertical qui nous pousse si haut qu'on se voit tout entier, hors secret, hors niche et

coins sombres. Petite chose et parfaite chose, à l'unisson de toutes nos voix, même contradictoires. On ne forme plus qu'une seule pièce, qu'une seule image et on est si éloignés de cet effet de loupe qui nous rend abstraits, désunis, si peu cohérents.

Je vois les pavés de Bergame, la rotonde de la basilique, les venelles sombres et les piazzas. La ville haute et ses toits aux tuiles rondes. Il parle et tous mes déplacements reviennent à ma mémoire. Les allers, les retours. Les places chaudes, les terrasses. Je lui en veux de me raconter là où je n'étais pas. Je lui en veux de me dire son enthousiasme et de me décrire par le menu chacune de ces merveilles dont il a profité. Je revois mes propres parcours qui ne ressemblent à rien et je devine que Gorne a le pouvoir des piments.

Journal, 11 juin

Et puis, soudain, alors que rien ne nous y amène, il me parle de la mort. De la mort des enfants, de la mort que l'on se donne comme un cadeau. De l'autre encore, qui vient de la haine, de l'indifférence, du mépris. Je ne veux pas entendre ni écouter cette histoire qui traverse les murs, les parapets et plonge dans les eaux froides des fleuves. Un voyage extrême, une autre errance, qui est celle de tout le monde, ce qui la rend si triviale, si peu intéressante, si pâle et insipide. Je vois les charrettes des condamnés, les places d'exécution, les champs de bataille, les lits d'hôpitaux ; il insiste. Il pèse sur chaque mot, borde chaque image d'un filet noir. Gorne fouille et graille dans les blessures. Il charcute en détail ; il dépèce savamment, cravache les corps, violente le monde d'une façon si enragée... Je n'entends plus rien de l'homme qui est devant moi et quand tout s'arrête enfin, qu'il se tait, ses yeux sont rouges et sa lèvre tremble encore de sa colère. L'onde qui l'a traversé en cet instant, reste longtemps imprimée sur sa face.

Gorne porte son fardeau, un de ces vieux parasites qui s'incrumentent en soi et dont périodiquement on doit supporter le réveil, la purulence ou les déjections. L'impact que ce récit produit sur lui ! Il croit en une mission et réclame un monde solidaire. Il se passionne et le voilà investi tout entier de la douleur du monde. Contre la violence, il n'y a que la violence. Dit-il.

Journal, 13 juin

Ma peur de femme remonte du fond de moi, de ce lieu de vie, de là d'où vient mon souffle le plus pur. Ma peur de femme quand je dois comprendre non plus de mes tripes mais de ma tête ; quand, à l'encontre de ma chair, je dois accepter ces développements, ces logiques communes et pourtant si peu raisonnables. Celles de la haine et du coup pour coup. Je le regarde et quand il saisit le fond de ma propre pensée, il sourit tristement comme s'il n'avait plus le choix, si la liberté ne lui appartenait plus de se choisir différent. Nous sombrons dans le silence. Et puis soudain, il m'interpelle avec une certaine morgue. - Qui es-tu, toi, pour t'horrorifier de ma férocité alors que tu fuis, que tu ne cherches que le moyen d'en finir, une fois pour toutes ? Crois-tu plus en cette vie que moi ? Est-ce différent ? Laisse-moi en rire !

Je ferme les yeux. C'est bien une de mes vérités. Javir Gorne se tait brusquement. Il baisse la tête. Je l'entends mais je n'arrive pas à réagir car la mort m'habite, s'étale tout entière dans mon corps comme une pute, vautrée et me narguant, moi la bouche cousue, la plâtrée de la colonne vertébrale. Tuyautée de partout...

Journal, 14 juin

Je dissèque ces mots, ceux qui ont mis en relief crûment ma situation. Ceux qui n'ont pu se camoufler. Ils suppurent. Ainsi je

me crois vibrante, et je draguerais la mort ? Qui donc est Élie, qui se balade de ville en ville et ne sait où poser son sac ? Gorne a reniflé le faisandage. Alors, serait-ce par goût du morbide qu'il est là me faisant un numéro sadique ? Aurait-il compris qui je suis ? Cette croûte superficielle qui m'enrobe de sel a-t-elle été brisée ? A-t-il franchi les bornes dressées de ce que je donne à voir ? Mes limites sont plus imposantes encore que je ne l'imaginai, plus vigoureuses encore à m'émarger de la vie. Je me relève, souris un peu.

Je flotte jusqu'aux lavabos. Devant le miroir glacé et éclairée de cette lumière jaune qui parfois donne bonne mine, je reste muette. Ce visage, ces yeux qui creusent leurs orbites. Cette bouche écaillée des tétés de cigarette. Cette peau grasse et sèche qui s'encombre régulièrement de grisaille. Dans le fond d'une poche de mon sac, le bâton de rouge à lèvres. La couleur acide d'un violet carmin. Ça sent la framboise ou alors le citron. Je laisse glisser le tube mou et repasse d'un geste unique la crème sur ma bouche. C'est comme si je voulais en extraire un peu tendresse. Un semblant d'arc-en ciel. Je tourne et contourne mes lèvres. Ce mouvement m'hypnotise et je ne peux plus m'en dégager. Tout au fond du miroir, la naissance d'une sorcière, d'une très vieille femme fripée et mauvaise, un gnome extraterrestre.

Gorne réapparaît et fronce les sourcils. Dans son regard, une pointe d'affection indéfinie. Je suce mes lèvres pour en effacer les traces colorées, avec empressement. Cette compulsion qui monte en neige mes angoisses. Il me ramène au grand jour. Je dois revenir. Au fond de moi, c'est fini. Il est comme tout le monde, inaccessible, un homme comme n'importe quel autre. Quelqu'un, un quidam, un rien.

Journal, 17 juin

Nous sommes à nouveau dans la rue. Je repense à cette mort que je convoiterais pour me soulager. Et je devine combien je prospecte en vérité à la recherche d'une solution divergente. Espérance d'une autre perspective. Mais, celle-ci existe-t-elle ? Ce désir d'une autre vie, tout ce branle-bas qui m'agite maintenant ne m'apportera-t-il rien de plus qu'une tristesse qui me serrera la poitrine et fera remonter en moi la toux sèche des brûlés. Pourquoi vouloir être morte ? `Ne le suis-je pas déjà ? J'évacue ces pensées. Je fais le vide. Me promets de ne plus me laisser surprendre désormais. Je me dis que je sais.

Séducteur. Javir Gorne. Il a une façon bien à lui de grimacer un encouragement. Je me laisse prendre à son jeu. Sans pour autant en être dupe. Il joue de son charme jusqu'à ce que je rie à nouveau. Je cède et le voilà satisfait. Nous sommes presque de retour. Contre les arbres de la cathédrale.

- Reviendras-tu ? murmure-t-il.

Je remarque cette main qui tremble un peu en remontant vers mon visage. Cette main qui ne peut pas tricher. Il plonge son œil jusque-là où je ne pourrai le suivre. Il semble confus, fragile tandis que, l'instant suivant, violemment et de cette façon sûre et autoritaire qu'il m'a déjà montrée, il me force à soutenir son regard. Il me regarde sans mot dire. Il me regarde et moi aussi je me tais longuement à déchiffrer quelque chose de la tendresse et de la chaleur dont ses yeux m'imprègnent.

Journal, 19 juin

Tuyauté de partout, y-a-t-il une chance pour que je m'éclipse encore ? Je ne peux pas bouger. Je ne peux faire aucun geste pour lui donner un signe d'acceptation. Il faudra qu'il sache sans mon aide, sans ma complicité, mon adhérence. Il me lâche. Devant ma fenêtre, dans le froid. Quatre heures du matin. La lune entre deux maisons.



Gorne dort calmement. Il a les bras grandement étalés, ouverts pour moi. Et je suis là, planant, à l'observer dormant et prince aux abois. Il m'a parlé de sa soif de justice, m'a bercée de va-et-vient, m'a raconté ses peurs, m'a affranchie encore et puis il a pleuré. Moi aussi, ... je crois.

Dans la pénombre, je le dévisage. J'observe ses lèvres larges et molles. Il murmure des mots sans son. Il raconte à d'autres des histoires. Peut-être que c'est de moi dont il gave ses rêves ? Peut-être dit-il à ses terreurs qu'il a trouvé la paix, que c'est une femme, qu'elle se nomme Élie ? Peut-être fait-il le ménage et s'apprête-t-il à être heureux ? Peut-être veut-il une nouvelle vie ? Je me retourne, je respire fort. Je voudrais tant que ce soit ainsi. Mais les paroles de Gorne remontent plus vite encore de la légèreté de l'air que je respire depuis peu. Mon envie de mourir, mon désespoir éclatent comme des bulles à la surface de cette nuit. Je ressens une étrange et soudaine culpabilité. Comment en serait-il autrement ? Me suis-je laissée prendre alors que depuis toujours je marche à la rencontre non pas de sans cesse mais d'une fois ? Il est là devant moi et je m'abandonne à un long examen de lui, de ses mouvements et de ce que le sommeil et les songes me donnent à lire.

Gorne, encore un enfant. Gorne qu'aucune puissance n'habite plus, fragile et victime parfois d'un de ces rêves douloureux qui le roule et lui fait remonter ses bras jusqu'au cou. Je le regarde et je veux exploiter cet instant. Je veux glisser à mon tour un œil aimable sur chaque pan de cet homme qui n'a rien d'extraordinaire mais qui permet que j'accoste. Ai-je encore peur ?

Journal, 21 juin

La nuit est froide, gelée. Dans le ciel, la lune petite et lointaine. Un chariot de nuages, un voilier d'écume et le long du mur d'en face, juste à l'angle d'une impasse ou d'une cour intérieure, les

tressages fins des feuillages et des lianes qui s'agitent comme des écharpes d'adieu. Il bouge. Je l'ai réveillé. Le chatouillis ou le poids de mon regard ? Il se redresse. Je me détourne. Soudain, pour rien au monde, je ne reviendrais à ses côtés. Tout en moi se rebiffe à nouveau. Je ne veux pas être mendicante, avoir cet air implorant qui pourrait bien me venir, cet air de droguée en manque. Je scotche mon œil sur la rue, tiens ! sur ce chat qui attend près d'une poubelle. Cet animal doit forcément m'intéresser. Il doit me passionner. Au travers de lui, toutes les sorties sont possibles.

Le silence de Gorne me pèse. Je m'apprête à le chasser, je voudrais tant être seule, être ailleurs.

Et puis, il me parle. Il me dit qu'il s'en va, qu'il doit rejoindre des amis à Bordeaux, que ce sera pour deux ou trois jours et qu'ensuite, il ira à Paris. Il veut que j'y aille aussi. Paris. Je me retourne enfin. Il sourit.

Journal, 22 juin

Paris. Demain ou alors dans deux jours. Il vient juste de formuler ce qu'il me faudrait. Être ailleurs, quelque part sans lui mais uniquement le temps de l'attendre. Le rêve se poursuit. Il y a déjà deux ou trois jours de bon. Avec lui. L'avenir prend forme. Je pense peut-être. Il est près de la porte. N'a pas fini d'enfiler son manteau. Écharpe. Gants sur sa peau. Je tends la main pour le quitter. Je m'approche pour qu'il s'éloigne. Je glisse ma main sur sa paume en guise d'adieu. Tout ce que je fais est le contraire de ce que je voudrais. Mais maintenant, il est vraiment ailleurs. Le jour se lève. C'est long ; c'est lent et moi flottante.

Journal, 25 juin

Gorne est parti. Il m'a laissé ce rendez-vous. Paris. Trois jours. Je me projette déjà. Je me vois sur le quai de la gare et lui qui m'y

attendrait. Sage et tourmenté pourtant d'impatience. Comme un athlète de fond derrière la ligne blanche qui retient sa force, la puissance de ses enjambées, l'élan formidable de son corps vers l'avant... Vers moi. Il me regarde. Il m'avale.

Journal, 26 juin

Tuyauté de partout... Je suis dans ma chambre. Il n'est plus là. Ce qui rend toute chose et moi aussi, vides. Quelques plis et encore sur le drap, la suspension incertaine d'une odeur. Le voile éthéré de la sueur. Il est loin et je tourne déjà dans tous mes sens. Girouette au vent. Allongée sur le lit, la nuit me revient. Je remonte sans à-coup le temps. Ma mémoire se ravive. Je reviens en arrière, je frôle la durée, les minutes, le souvenir. J'agrandis l'étendue de mes pouvoirs ; j'arrête la course du temps. Je suis sans futur, sans présent par la force des choses et tout entière absorbée dans les volutes odorantes du passé.

Gorne est loin. Je suis là. Demain Paris. Soudain, ma conscience se raidit. L'angoisse me découpe, me cisaille. Nous n'avons échangé ni adresse, ni heure. Rien. Rendez-vous au bord du vide. Porte du Néant, café de l'Amnésie. Nous ne nous sommes rien dits et maintenant... Le souffle me manque. Si j'en avais, je rirais peut-être. Je n'ai pas assez d'oxygène pour ça. Rire de cette situation ! Rire de l'insanité de mes projets ! Paris est à l'autre bout du monde.

Journal, 28 juin

Mes yeux au plafond. Etendue. Presque morte et tuyauté de partout... Gorne n'est plus avec moi. Il a disparu dans l'escalier. Je ressasse le bruit rapide de son éloignement. J'entends la porte qui claque. Les sauts sur les marches, son virage et puis le silence. Gorne est parti. Il me lâche, m'abandonne. Je roule d'un bord à l'autre du lit et je tombe sur le sol, sur cette peau de laine aux

grandes boucles. La tête enfouie dans cette sorte de cheveux sales et doux. Le plafond s'éloigne ; je rigole, je ris jaune. Je joue les dialogues de commères à moi toute seule. Je m'insulte, je me moque ; j'encaisse, j'en prends plein la gueule. Je me plains ; je me console. J'écoute enfin la litanie qui monte en moi et qui n'a pas de mots, cette mélodie que je croyais définitivement disparue du monde de mes langages. Ça fait si longtemps que je n'ai plus pleuré.

Journal, 29 juin

Sous mon lit, un colis. Emballage de cuir brun, lanière de chanvre mince et bien tendue. Je regarde, je me détourne, je regarde à nouveau. Un objet, comme une boîte à chaussures. Là sous mon nez. Je le vois très grand, immense. Maintenant seulement, je comprends : c'est parce qu'il représente tout. Gorne l'a posé là. C'est une chose de lui. Il a laissé une trace et je suis émue plus que cela n'a de sens. Il m'a laissé quelque chose ! Même involontairement. Je lui en suis reconnaissante. Au moins, j'aurai des souvenirs.

J'attire la boîte vers moi. Sur l'étiquette, une adresse. Rue Alésia. Paris. Dessus, il y a une enveloppe et c'est mon nom que je lis. Élie. Mon nom sur cette lettre cachetée. Alors oui, c'est bel et bien pour moi. Je pose mon trésor sur le lit. D'un côté le carton, de l'autre la lettre. Je la prends entre mes mains, je la tourne dans tous les sens, je la triture, la secoue. Je la sens, la hume. Et je m'agite moi-même de long en large. Aux abois. Car la peur m'étreint de découvrir des mots cruels me renvoyant là d'où je viens. Je pense que c'est ce qu'il y a dans cette missive. Des mots disant le contraire de ce que j'espère, des mots redéfinissant le vide, arpentant mon néant et clôturant les parcs de mon être.

Journal, 30 juin

La courbe du jour se déroule à une vitesse lente et mortelle. Je garde contre moi la lettre, je retarde le moment de la lire, le moment d'entendre le son de cette voix, de reconnaître peut-être ma souffrance. Je veux que le souvenir de cette peine se grave dans une image. Qu'il y ait un lieu défini et absolu sur lequel je puisse dessiner cette histoire et que ma mémoire le garde pour toujours. Je vaque, puis je plonge à nouveau dans la cité. Voilà un embarcadère, celui des touristes. Le long des murailles, des bouquets séchés qui s'affolent et sur l'eau les rides frissonnantes que font les barques. Je reste appuyée contre ces ferrailles, ces ferronneries vertes qui sont les îlots d'attente des passagers avant l'abordage. J'irai sur un de ces bateaux et je forcerai mon sésame. La lettre. Sous mes yeux, les bords aménagés de l'Ill, les promenades rouges, les arbres. Et moi au milieu du fleuve, la main indéfinie.

"Elie. Je t'aime.

Tu lis mon mot et je suis loin. Je suis vraiment trop loin, je le sais. Nous avons des choses qui nous lient, des airs qui nous font vivre au même rythme et je crois bien que nos pensées se croisent incessamment sans que nous n'ayons jamais la certitude de cette vérité. Mais je le sens, je le sais : tu m'aimes aussi. Je t'ai reconnue et j'existe seulement à cause de toi. Je t'attends déjà à Paris. À l'adresse du colis. Viens."

Le soleil peut se coucher, se lever des siècles durant. Désormais, je sais pourquoi je vis.

Journal, 1 juillet

Le colis de Gorne est sur mon lit. Je dois me rendre à Paris. Prendre le prochain train, celui qui part dans deux heures. Je fais mes bagages, mes minces valises qui me semblent aujourd'hui lourdes du temps que j'ai pris à me trouver, du temps qu'il m'a fallu pour arriver chez moi. Javir est au bout de ma course. Il dit

qu'il m'aime. Il dit qu'il m'a reconnue et qu'il est heureux. Je pars le rejoindre. Je vais lui apporter cet objet ficelé de chanvre. Petite chose qui nous lie. Dérisoire chose qui met entre nous à la fois la distance et la proximité. Rue Alésia, Paris. Je suis déjà là-bas sur le pas de sa porte. J'ai des ailes, la vie est soudain si légère. Et combien c'est nouveau. Je fixe le ciel, les nuages voyageurs, les feuilles dociles qui s'agitent. Je me sens comme tout ça, charriée dans ce boucan de vie qui trimballe et malmène. Je veux suivre. Je veux qu'on me transbahute, qu'on me shoote, qu'on me brinquebale, me transporte.

Gorne existe. Il va me bousculer ; il va.

Mais le paquet est sur mon lit. Sa petite adresse au feutre mince, laconique et quasi muette. Rue Alésia. Est-ce grand la rue Alésia ? Est-ce court ? Où est-ce simplement ? Depuis l'instant de sa découverte, je le sais. Ce bagage n'est pas ordinaire. Il contient son secret. Et moi, je suis là et tout peut changer suivant ce que je vais faire. J'ai tout à coup une foule de choix possibles. Des choix qui seront tous déterminants de mon avenir et même de mon présent. Car l'adresse est trop brève pour que je ne le sache pas : elle est en elle-même une invite à faire mon choix.

Journal, 2 juillet

Elle est incomplète. Je le sais. Je peux préférer faire comme si, à la rue Alésia, tout le monde me connaissait et que tout le monde m'y attendait. À la rue Alésia, il y a sûrement un sas d'entrée, une porte moyenâgeuse et principale. Chaque être qui y passe est identifié, dévisagé, puis guidé vers son destin. À la rue Alésia, tout le monde connaît Gorne, tout le monde le fréquente. Qui sait d'ailleurs, si elle ne lui appartient pas justement, la rue Alésia ? Je dois prendre la mallette et filer. Là-bas Gorne m'attend. C'est un endroit où je vais être bien.

Le bagage est sur mon lit. Le silence de son adresse fait monter

en moi maintenant des bouillonnements de colère. Il a écrit ces deux lignes, rue Alésia et Paris, qui sont juste à l'opposé de celles de sa lettre. "Je t'aime, viens", disait cette dernière. "Je ne veux plus te voir", avoue le carton. "Tu peux me chercher maintenant, je ne suis plus là et je ne serai pas là-bas non plus. Mais je t'ai aimée. Sans suite. Cette valise, c'est mon bouquet de fleurs à moi, une manière d'adieu, mon souvenir."

Voilà ce que disent les deux lignes inscrites sur l'étiquette !

Journal, 3 juillet

Maintenant je me rappelle encore... cela ne m'effraie plus comme avant de m'en souvenir. Dans la chambre de l'hôtel, je sais tout. Je suis otage de ce colis qui me demande de choisir, de faire le tri dans mes émotions et mes raisons. Je comprends combien de possibles s'ouvrent à moi et que chacun d'eux peut modifier ma vie de fond en comble. Un simple paquet sur mon lit. Je peux le prendre sous mon bras et me rendre là-bas, parce que j'ai la foi, parce que de toutes les façons Gorne y est et qu'on ne peut pas se manquer ou ne pas se trouver. Je peux croire que tout est simple parce que l'amour existe et que j'ai confiance.

Je peux encore prendre la lettre sous mon bras et le chemin de retour. Je peux regagner ma verte vallée de larmes et de tristesse monocorde. Abandonner cet objet ici. Faire comme si je ne l'avais jamais vu, jamais découvert. Ignorer aussi cet homme-trappeur qui veut me prendre dans ses pièges grossiers.

Je peux enfin l'ouvrir et connaître ce que je dois apporter de manière si urgente à Paris, rue Alésia. Défaire le paquet. Voir ce qu'il contient. Est-ce pour moi ? Est-ce un cadeau de rupture ? Est-ce vraiment quelque chose à apporter rue Alésia, comme il me le dit ?

J'ai deux heures avant le prochain train. Je le prendrai. Quelque chose, quelqu'un m'attend, pas vrai ?

Journal, 4 juillet

Gare de Strasbourg. D'abord la place immense qui fait face à la gare et puis la longue salle des départs. Le quai qui ne ressemble à rien. Ainsi, je suis devenue un bouc émissaire choisi... Je suis incontestablement l'élue. Gorne m'a sélectionnée. Il a lu dans mes yeux mon goût de la mort. Il a vu combien certaines choses me manquaient et combien il allait être impossible qu'elles me soient données. Il m'a offert un semblant d'amour et, pour m'achever, le moyen éventuel de disparaître sans laisser de regrets.

Pour un objectif de tueur, c'est moi qui vais jouer les courroies de transmission. Mieux que cela, Javir a dû anticiper et pressentir l'ouverture du carton. Il me connaît. Il espère peut-être que je vais m'enfuir, que je vais le dénoncer, que je donnerai l'objet à la police, que je le jetterai plus simplement. Et c'est bien tout ce que j'ai imaginé faire, avant. Je m'étais même dit que c'était mon devoir. Mais maintenant, j'ai choisi une autre voie. Je l'ai trouvée soudain. J'ai chargé l'heure de la déflagration. Cela sautera, mais je ne sais trop quand. Peut-être tout de suite, peut-être dans vingt heures... Avec ou sans moi. Je vais monter dans ce train. Je vais me rendre à la rue Alésia. Pour qu'il sache sans doute que je l'ai aimé. Je ne calcule pas et il n'y a pas de compte dans ma confiance. Il saura que j'ai ouvert son cadeau et il saura aussi que j'ai choisi d'ignorer tout ce que cela impliquait. Il comprendra les risques que je prends pour lui. Ces mots, je viens de les écrire dans mon petit carnet noir, celui de mes voyages. Assise à ma table, dans ce bar de gare. Rien n'a changé. Je suis Elie, journaliste et chroniqueuse. Javir Gorne m'a aimée. Peut-être. Je voudrais juste en être certaine et ne pas mourir sans avoir eu ma dose de bonheur...

Journal, 10 juillet



" Mesdames, messieurs votre attention s'il vous plaît... Les voyageurs pour Paris sont priés de monter immédiatement en voiture. Départ du train direct Strasbourg-Paris dans trente secondes"...

La voix du haut-parleur nasille ses ordres de départ et il n'est pas là. Je me sens si seule. Pourquoi ai-je cru qu'il viendrait ? J'ai supposé qu'il allait venir, qu'il me prendrait dans ses bras et me dirait : " Oublie, je t'aime." Mais tout n'est que fantasmagorie, bêtises, romance de gare. Il ne vient pas. Pourquoi viendrait-il ? Les portes se closent. Je vais à ma fenêtre. J'entends ce bruit de bielle des roues qui s'ébranlent. Il va courir, il va accélérer son pas, chercher à me rattraper...Et puis je verrai là-bas, au sommet de l'escalier le bout de sa chaussure...

...Oublie, je t'aime tant Elie..."

Journal, 30 juillet

Il y a maintenant plus de trois mois que je n'existe plus. Ce n'est pas juste de le dire puisque je suis ici et que moi Elie, je peux à nouveau manger, boire ou crever si l'envie m'en prenait... Pourtant, je ne sais plus qui je suis. Parfois en moi, il y a des vapeurs de mec, des semblants d'érection quand je me prends à vouloir quelque chose. Parfois en moi, il y a cette béance que je ne saurais combler de quoi que ce soit si ce n'est des enfants que je n'aurai jamais. Homme ou alors femme ? Tout m'est égal, mes chairs sont brûlées. C'est parce que je me suis laissé embrasser par la mort. On m'a dit qu'il valait mieux me faire une nouvelle vie. On m'appelle le plus souvent Alexis, parce c'est un prénom usé et qui sied autant à l'un qu'à l'autre...

Je n'écris plus pour les journaux. Je voyage et je colporte mes états d'âme d'hôtel en hôtel. Presque tout ce que j'ai vécu, il y a quelques semaines m'est resté, croupi au fond de ma pensée. Je

ne sais seulement pas si j'ai vraiment transporté cette bombe qui incendia le Paris-Strasbourg. Personne n'a jamais rien dévoilé à ce sujet. Comme si l'on redoutait que de telles informations ne traumatisent à jamais les usagers de la SNCF. J'ai tout gardé en moi. Les sensations éprouvantes de mon amour pour Javir Gorne... Cette manière qu'il avait eu de me couper le souffle, d'exiger l'entier de moi et d'être heureux de ce que j'étais. Simplement. J'ai tout retenu de mon long séjour hors du temps, comme on conserve un rêve. Les moments douloureux quand mon propre corps souffrait, les moments bizarres de promenades dans le silence de la ville et toutes ces couleurs particulières qui devaient m'investir quand on me droguait pour éviter le pire.

En réalité, il ne me manque qu'un seul instant, celui où Gorne se tint au sommet des marches. Je suis dans le train. Je pars, je sens la voiture qui s'ébranle et je scrute cet escalier, aux feuilles d'alicantes peintes agrippées dans le métal... Il n'y a que ça qui m'intéresse. Et voilà que j'aperçois à son sommet, le bout d'une chaussure... Était-ce lui qui arrivait... Je crois qu'alors il m'a crié : "Reviens !"

Je m'accroche à cette idée. Simplement pour que tout ça ait du sens.